

Les Veillées des Chaumières

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Le journal est mis en dépôt tous les jeudis

A la fin de l'année ce journal formera un volume de 32 pages illustré de gravures et contiendra plusieurs ouvrages intéressants et d'une grande valeur.

BUREAU DE DIRECTION

37, ST. GABRIEL
MONTRÉAL

ABONNEMENTS

12 Mois \$2.60 | 6 Mois \$1.30 | 3 Mois \$0.70

Payable d'avance

F. X. LEMIEUX, Composites, Ottawa, Ont.



Maurice, le feu... -Oui, pour vous punir.—Grâce! grâce!..

NOTRE JOURNAL

AMIS LECTEURS

Amateur nous-même de la bonne littérature, nous avons été, plus d'une fois, tenté d'entreprendre la publication du journal que nous vous offrons aujourd'hui, mais, jusqu'à ce jour, certaines circonstances nous en ont empêché. Aujourd'hui nous sommes heureux de vous présenter LES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES, journal de 16 pages, que vous aimerez à lire et à conserver, car nous ne publierons que de bons romans, et nous les publierons en entier, contrairement à certains éditeurs qui, afin d'éviter des dépenses, retranchent une partie des ouvrages qu'ils publient.

En gaspillant ainsi de bons ouvrages, ces éditeurs brisent la réputation d'écrivains de talent et font lire au public des œuvres incomplètes et sans valeur.

Il n'en sera pas ainsi de nous ; il y a assez de bons romans qui peuvent être publiés en entier pour nous éviter d'abrégés ceux que nous trouverons trop longs ou trop immoraux, et nous donnerons à nos lecteurs des ouvrages complets et qui auront toute leur valeur, sans crainte d'être blâmés de publier des œuvres de trop longue haleine ou trop immorales.

Les œuvres des grands maîtres de la littérature sont généralement trop longues pour être vendues 10 et même 25 centimes, si elles sont publiées dans un seul volume, c'est pourquoi — car nous voulons publier que de ces ouvrages au complet — nous avons préféré adopter le mode d'un journal de 16 pages que nous pouvons vendre 5 centimes le numéro.

Supposons que nous publions un ouvrage en six numéros, cet ouvrage prendrait 72 pages de notre journal ce qui donnerait la matière de 300 pages d'un volume ordinaire qui se vend généralement \$1.50 à \$2.00, tandis qu'en achetant LES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES, un ouvrage de même importance vous coûterait que 30 centimes, et à la fin de l'année vous aurez un magnifique volume de 832 pages, illustré de 52 gravures, qui contiendra plusieurs ouvrages, et cependant, il vous aura coûté que quelques centimes de plus qu'un volume contenant qu'un seul ouvrage.

Nous espérons donc, amis lecteurs qui aimez la bonne littérature, que vous nous accorderez votre patronage en achetant notre journal chaque semaine et que vous inviterez vos amis à vous imiter. De notre côté, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour faire de notre journal une publication intéressante et digne de votre appréciation.

Nous donnerons aussi dans LES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES des articles importants sur différents sujets, afin d'en faire une publication utile qui intéressera toutes les classes de la société. C'est surtout de la défense de nos droits nationaux que nous nous occuperons.

AUX JEUNES FILLES

Ne croyez pas qu'en prenant un mari vous prenez un ange dont tout le soin devra consister à vous caresser du bout de ses ailes.

Ne vous imaginez pas que le mariage est la réalisation de tous vos rêves de jeunes filles.

Songez que c'est le commencement de l'anxiété, des labeurs, des tribulations de la vie.

Attendez-vous aux déceptions, aux ennuis, aux douleurs physiques et morales.

Préparez-vous à remplacer dans le cœur de votre mari l'amour par l'amitié et la confiance, si vous ne voulez pas y laisser entrer l'indifférence.

Ne croyez pas qu'il est né simplement pour travailler et vous donner tout ce que vous désirez.

Ne boudez pas quand fatigué, inquiet et chagrin, il a besoin de gaieté et d'encouragement.

Pensez aux peines et aux travaux que la satisfaction de vos fantaisies lui imposent.

Ne vivez pas comme si votre mari devait toujours être jeune et en santé.

Ne cherchez pas à le priver de tout, si vous ne voulez pas qu'il finisse par ne se priver de rien.

N'oubliez pas qu'une once d'affection vaut mieux que dix livres de colère.

Ayez pour lui au moins la centième partie des égards de l'habitabilité que vous lui montriez avant votre mariage.

AUX JEUNES GENS

Ne croyez pas qu'en prenant une femme vous prenez un esclave.

Ne croyez pas que votre femme n'est pas susceptible d'apprécier ce que vous faites pour elle ; le mariage n'a pas changé sa nature, il n'a changé que sa position vis-à-vis de vous.

Ne vous croyez pas dispensé d'avoir pour elle les attentions que les gens polis ont les uns pour les autres. Elle saura les apprécier tout comme une autre femme.

Ne soyez pas grondeur et grossier dans votre ménage, il est tout probable que vous en seriez encore à poser vous-même les boutons de vos chemises.

Ne donnez pas à penser que votre femme est une dépense, en lui donnant de mauvaise grâce ce dont elle a besoin. Donnez-le lui gracieusement, comme avec plaisir. Elle sera contente et vous aussi.

Ne vous occupez pas des affaires de la maison, c'est elle que cela regarde. Vous n'avez pas plus le droit d'aller à la cuisine que votre femme n'a le droit d'aller à votre bureau, à votre atelier et commander vos employés.

Ne lui reprochez pas les extravagances de sa toilette avant d'avoir cessé de gaspiller votre argent en tabac, en cigares, en whisky.

Ne laissez pas, par économie, votre femme à la maison y berçant les enfants tandis que vous allez au théâtre ou que vous dépensez une piastre pour jouer au billard.

Ne prenez pas votre souper à la course pour vous sauver ensuite, afin d'aller vous amuser loin de votre femme. Avant votre mariage, vous auriez voulu passer toutes vos soirées avec elle.

Ne restez pas dehors jusqu'à minuit à flâner ou à jouer, tandis que votre femme est à la maison songeant à votre négligence et à son désappointement.

Ne croyez pas que la femme que vous avez promis d'aimer, de chérir et de protéger, est devenue votre servante par son contrat de mariage.

Ne croyez pas que sa nourriture et son habillement soient une compensation suffisante pour ce que votre femme fait pour vous.

Ne vous attendez pas à ce que votre femme vous aime si vous vous en rendez indigne.

Ne vantez pas votre femme en public ; ne la maltraitez pas quand vous êtes seul avec elle.

Ne vous étonnez pas si votre femme perd sa gaieté, lorsqu'elle travaille du matin au soir pour le bien-être d'un égoïste qui ne sait pas l'apprécier.

QUEBEC

Assis sur un rocher, comme un roi sur son trône,
Québec voit à ses pieds rouler la vague jaune

Du noble Saint-Laurent ;

Ses vieux créneaux noircis par la poudre et la flamme
Ont l'air de regarder s'envoler la belle âme

De Montcalm expirant ! . . .

J. B. CAQUETTE.

LA VENGEANCE DU Maître de Forges

PAR ANDRÉ VALDÈS

PREMIÈRE PARTIE

LA MARE AUX FÉES

I.—LE MAÎTRE DE FORGES

—Bonsoir, monsieur de Nangis, dit Maurice Farjall en se levant de table et en offrant courtoisement le bras à sa femme ; faites un bon voyage.

Le jeune homme s'inclina avec un remerciement.

Bonsoir, comte, dit Mme Farjall, de cette voix qu'ont parfois les femmes, voix dont les moindres inflexions savent être des caresses. Rapportez-nous quelques jolies choses de Paris.

—Avec plaisir, madame ; au revoir.

Il appuya un peu sur ces derniers mots.

Un léger signe lui fit comprendre que la nuance était saisie.

Tandis qu'il sortait de la salle à manger, les deux époux passèrent dans un petit salon tout intime, meublé coquettement de sièges capitonnés, soyeux, enveloppants comme des êtres animés, tant leurs formes s'assouplissaient aux désirs de *far niente*, de rêverie, de repos.

Près d'un siège, un moule bas, d'un travail exquis, supportait le plateau à thé en émail cloisonné, où la porcelaine de Sèvres mettait des tons doux, et la suavité neigeuse de sa finesse presque implacable.

Bien qu'on fût en septembre, les soirées étaient fraîches et quelques bûches flambaient dans la cheminée, égayant la pièce.

Sur la table des papiers étaient posés : non dans ce désordre involontaire du travail interrompu, mais intassés, comme ayant été apportés pour travailler là, par hasard.

Mme Farjall, en entrant, retira la main qu'elle avait posée sur le bras de son mari, et se laissa, songeuse et toute lasse, tomber dans son fauteuil, regardant sans les voir, les belles flammes jaunes et bleues qui dansaient dans l'âtre.

Un vague sourire effleurait ses lèvres, comme à la pensée d'un bonheur attendu, avec cet abandon, ce détachement qui résulte de la certitude de ne pouvoir le hâter par son impatience.

Pendant ce temps Maurice Farjall s'installait, divisait ses notes, en mettant plusieurs dans sa poche et se plongeait dans son travail, puis soudain, relevait le front, comme un homme qui se rappelle quelque chose.

Il se dirigea vers la porte.

—Pardon, chère amie, dit-il ; j'ai oublié un document sur mon bureau, je vais le chercher pendant que vous servirez le thé. Je reviens dans cinq minutes.

Il sortit posément, d'un pas ferme, monta à l'étage supérieur, parcourut toutes les pièces pour s'assurer qu'elles étaient désertes en ce moment, puis redescendit.

Il entra dans son cabinet, alluma un flambeau, traversa une galerie, puis un hodoir et pénétra dans la chambre de sa femme, dont les trois hautes fenêtres donnaient sur le balcon ; il ouvrit celle du milieu.

Sous la tranquille clarté de la lune s'élevaient les trente cheminées colossales qui dominaient les hauts fourneaux flanqués de leurs monte-charges.

Plus bas s'alignaient les toitures des laminoirs, des fonderies, des ateliers de construction, puis ceux des aciéries, récemment installées d'après les plans de l'illustre ingénieur Bessemer.

Ces cheminées, d'habitude, s'empanachaient de fumée et de flammes d'un effet saisissant dans la nuit.

Ce soir-là elle semblait privée de vie.

C'était l'unique jour de l'année où se taisaient les forges, où les fourneaux sans s'éteindre, cessaient de fonctionner.

De temps immémorial à Crésance, la fête des Mines réunissait la population toute entière ; les gardiens eux-mêmes après une dernière ronde, fermaient les portes et allaient se divertir, le silence s'établissait partout dans les grandes halles noires que n'embrasait plus la fonte incandescente.

Autour des hauts fourneaux, où d'habitude des torrents d'eau coulent sans cesse pour rafraîchir les parois du *creuset* (1) et de l'*ouvrage* (2), de minces filets abrouvaient seulement les *tuyères* (3) bouchées momentanément avec de l'argile, et ne distribuant plus, par conséquent, l'air chaud nécessaire à la combustion, air qui leur est fourni par l'aîne embrasée des machines soufflantes.

Toutes ces silhouettes étranges se profilaient sur le ciel clair : les formes arondies des réservoirs d'air, rangés en ligne entre les bâtiments, puis les énormes tuyaux enchevêtrés, dont les uns faisaient communiquer les réservoirs avec les appareils à air chaud et les fourneaux, dont les autres distribuaient le gaz dégagé par les *gueulards* (4) ici pour chauffer l'air de six cents degrés, là pour produire la vapeur nécessaire à actionner les moteurs.

Sur les rails de plusieurs voies ferrées qui rejoignaient la gare de Survillers, wagons et locomotives dormaient.

Une voie unique venait mourir au pied du château.

D'énormes amoncellements de minerai, de castine et de coke remplissaient de vastes espaces ; la lune faisait briller, comme du cristal noir, les grandes coulées de *laitier* (5).

Toutes ces masses sombres et mouvementées emplissaient la plaine à gauche, descendant jusqu'à l'Orgel, dont le ruban moiré étincelait comme de l'argent. À droite, une ceinture sombre : la forêt immense tout autour.

Maurice Farjall regarda longuement ; il eut alors comme une défaillance. Il posa sa main sur ses yeux fermés, regardant en dedans de lui, se demandant s'il ne regretterait rien, s'il avait le droit de se faire justice, mais cela ne fut qu'un instant.

Son front se releva empreint d'une résolution implacable.

Il s'avança sur le balcon, et, par trois fois, éleva et abaissa le flambeau d'un geste mesuré ; puis il rentra.

Comme il allait sortir de ce vaste appartement, où il avait jeté à profusion tout le luxe que peuvent donner des millions au service d'un goût délicat, il s'arrêta, très pâle, la main sur la clef de la porte et regarda en arrière.

Là-bas, tout au fond, les préparatifs pour la nuit étaient faits, car il y avait bal au village voisin, et tout le personnel du château y était allé, par une permission spéciale.

Sur la spacieuse estrade à trois marches, revêtue de velours de Venise d'un rose tendre, nacré de givre, le lit en rocaille Louis XV se dressait, immense, hautain et royal, féminisé par l'éclat très doux de sa laque blanche soulignée d'or, par le caprice de ses formes contournées et gracieuses.

Une draperie flottante en soie, d'un vert bleu très clair, semée de bouquets multicolores, se réunissait au milieu du lit, assez haut, en une touffe énorme, soutenue par une guirlande de fleurs d'or nuancées, tombant du plafond.

De cette touffe un pan de l'étoffe s'échappait, frissonnante, dans un fouillis de fleurs mêlées de soies éfrangées.

De cette touffe encore partait la tenture aux amples profondes et chatoyantes, allait jusqu'au mur où s'appuyait la tête du lit, qu'elle surmontait d'une courbe exquise. Elle s'attachait, à droite, très haut, à gauche, beaucoup plus bas, descendant ainsi les plis nobles d'un manteau royal, où se serait glissée une fantaisie d'artiste.

Sur l'estrade, à gauche, à la tête du lit, un paravent éplait

(1) Creuset.—Partie inférieure du haut fourneau où se produit la combustion.

(2) Ouvrage.—Partie des hauts fourneaux qui surmontent le creuset.

(3) Tuyère.—Orifice de manchon métallique, tronconique, à double paroi et à circulation d'eau.

Ces appareils servent à introduire l'air dans le fourneau à la partie supérieure du creuset, et sont généralement au nombre de quatre ou six par fourneau.

(4) Gueulard.—Orifice supérieur du fourneau.

(5) S'orifice de la fonte, c'est un solécisme d'alumine et de charbon. Ces bases sont souvent associées à d'autres, telles que la magnésie, l'oxyde de fer, le manganèse.

ses feuilles délicates, peintes par Watteau ; il retonait un instant le flot de soie qui s'enfuyait ensuite jusqu'à terre, comme une cascade d'eau cristalline courant sur des mousses claires.

A droite, un bijou : une minuscule console, un peu haute, de même style que les autres meubles ; sur cette console, le soir, on posait la lampe.

A la tête du lit, dans l'opulent déploiement des draperies, un écusson seigneurial, chef-d'œuvre de patience digne des brodeurs du moyen âge, accusait l'orgueil de la femme qui dormait là — car Mme Farjall était née de Chamblay — et, en acceptant les millions du maître de forges, dont elle était bien forcée de porter le nom, elle avait exigé de faire revivre partout ce qu'elle pouvait étaler de sa noble origine.

Au-dessous, les oreillers, brodés aux mêmes armes, se floconnaient de dentelles merveilleuses, ainsi que le drap de batiste retombant sur la courtine en satin rose, où éclataient des bluets mariés à de grands lis de neige.

Et Maurice se rappelait la fois qu'il était entré dans cette chambre, le soir de ses noces. Il revoyait sa femme, s'éloignant de lui à mesure qu'il lui tendait les bras, et se réfugiant enfin là-bas, dans les replis du paravent, ne pouvant aller plus loin.

Lui, s'agenouillait alors sur la première marche, la suppliait de ne rien craindre, et les montait une à une jusqu'à ce qu'il effleura le bas de sa robe blanche qu'il baisa. . .

Il la revoyait, se laissant vaincre enfin, se laissant aimer, adorer comme une déesse par cet homme supérieur qui avait presque créé un monde d'activité et de travail, et qui, avec un signe, commandait à des milliers d'hommes.

En se relevant tout cela, il s'était avancé lentement, comme cet autre soir, jusqu'au pied du lit, heurtant la marche, où le tapis de la Savonnerie se recouvrait de velours pâle.

Là, sur cette place même où étaient tombés ses genoux huit ans auparavant, il laissa tomber le flambeau qu'il tenait à la main, et, du pied, en écrasa la flamme.

Puis il s'éloigna d'un geste brusque et revint vers la fenêtre. Au loin, la campagne se colorait d'une rougeur. . . Il pressa son crâne brûlant de fièvre dans ses mains tremblantes. . . ses yeux s'emplirent de larmes. . . et c'était chose terrible que ces larmes roulant sur ce visage de bronze. . . Enfin, il releva la tête, son regard monta vers le ciel, et il murmura :

— Pardon, père ! . . . de détruire l'œuvre de ta vie. . .

Lorsqu'il rentra au salon, toute trace d'émotion avait disparu de ses traits.

Mme Farjall était toujours dans la même attitude, n'ayant pas fait un mouvement depuis la sortie de son mari.

Une impatience, néanmoins, se manifesta en elle, lorsqu'elle le vit s'asseoir devant la table, en face d'elle, et se remettre au travail.

La pièce était bien close, les volets étaient fermés et les rideaux en soie japonaise brodée d'oiseaux et de branches, tombaient devant les fenêtres, isolant les deux époux de la vie extérieure.

Les bûches s'étaient écroulées, tombées en braise, et la jeune femme oubliait d'en mettre d'autres, bien qu'elles fussent sous sa main, comme si elle n'eût pas songé que la veillée était longue encore.

Maurice rompit le silence d'une voix brève.

— Offrez-moi une tasse de thé, Marcelle. . . dit-il.

Qu'avait-il donc ? . . . c'était la première fois qu'il lui parlait ainsi, lui donnant presque un ordre. . . Mais lui, très calme, écrivait, le front baigné par la lumière vive de la lampe, qui lustrait ses épaisses boucles noires.

Presque un ordre ! à elle ! . . . à qui Maurice n'avait jamais parlé que dans une sorte d'agenouillement moral, la plaçant toujours au-dessus de l'humanité.

Il y a huit jours encore, avant de partir pour ce voyage d'où il était revenu ce jour-là même, à l'heure du dîner, il lui demandait comme une faveur suprême d'être servi par elle.

— De votre main, mon adorée Marcelle, tout me paraît mille fois meilleur. . .

Parfois, elle daignait y consentir ; d'autres fois, ennuyée, dédaigneuse, elle sonnait le maître d'hôtel qui venait verser du thé.

Il eût fallu voir le regard de souverain mépris dont elle

eût soufleté alors, s'il se fût permis de lui dire, comme ce soir, du ton net, tranchant, qu'il employait avec ses secrétaires :

— Offrez-moi une tasse de thé, Marcelle. . .

Y avait-il donc quelque chose de particulier dans l'air comme un muet avertissement de ne pas soulever d'orages, mais l'altière châtelaine reprit le frémissement de colère qui avait couru sur sa peau blanche, et obéit sans mot dire.

Elle se leva et, de son pas souple et lent, à la fois royal et félin, elle apporta la tasse pleine sur la table, auprès de Maurice, et s'y arrêta une seconde.

— Merci, dit-il, en continuant d'écrire.

Pour le coup un frisson parcourut la jeune femme des pieds à la tête. Décidément il se passait des choses étranges. . . Cet esclave prenant un ton de maître et n'étant plus que froidement poli, c'était un bouleversement !

Quoi ! . . . pas un baiser, comme toujours, sur cette main qui avait daigné le servir ! . . . pas un regard de gratitude enivré qui lui faisait parfois hausser les épaules, à elle, l'idole de cet homme qu'elle tolérait à peine ! . . .

Marcelle regardait Maurice avec une sorte d'effroi, ne le reconnaissant plus, de même que s'il eût été subitement transformé, comme au temps des enchantements, en quelque monstre fantastique et redoutable.

Ses yeux se reportaient alors sur la pendule ; elle constata qu'il y avait une heure et demie qu'ils avaient dîné. . . et pourtant il écrivait toujours.

Soudain une détonation terrible secoua le château de la base au faite, semblant très proche, puis un renflement sourd comme celui d'un violent ouragan, parut envelopper la noble demeure.

La jeune femme se leva pour courir à la fenêtre ; mais le regard de Farjall se posa sur elle, impérieux et froid, et, d'une voix changée :

— Restez ! ordonna-t-il.

Elle retomba dans son fauteuil, les bras inertes, sentant soudre autour d'elle des malheurs horribles quelle ne pouvait plus empêcher.

Quelques secondes s'écoulèrent. . .

Une nouvelle détonation, accompagnée de craquements sinistres, la font se lever de nouveau, livide, effarée.

Elle veut se précipiter hors du salon, mais son mari se dresse devant elle de toute sa haute taille, qui ne lui a jamais paru si imposable.

Il la saisit par le poignet, l'amène devant la fenêtre, dont il arrache violemment les rideaux et qu'il ouvre toute grande, repoussant du même geste les volets, et Marcelle se renverse affolée, avec un cri rauque qui n'a plus rien d'humain.

La plaine semble un brasier immense ; le château est en feu ; les flammes atteignent déjà l'entablement du balcon, chose bizarre, elles semblent aussi descendre des combles, comme si le salon où ils se trouvaient fût étreint par un cercle embrasé.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! crie Marcelle qui veut fuir par la porte donnant sur la galerie intérieure ; mais le maître des forges l'oblige à rester, à regarder, et la maintient de force devant la fenêtre.

— Grand Dieu, Maurice, il faut partir ! . . . voyez donc, le feu gagne ! . . . Je vous en conjure ! . . .

Elle se tord les bras, cherchant à lui échapper, alors lui, avec un ricardement cruel :

— Regardez ! . . . mais regardez donc ! dit-il, car c'est pour vous qu'est allumé ce superbe feu de joie ! . . . Ah ! ah ! . . . le spectacle en vaut la peine, j'espère ! il est digne de la plus belle, de la plus adorée des femmes ! . . . Ne vous plaignez pas, j'ai mis de la coquetterie ; pour que le décor fût plus grandiose je suis allé au-delà de la pensée première conçue par votre amant ; j'ai voulu que les hauts fourneaux fussent de la fête ! Entendez ces détonations : ce sont les machines surchauffées qui éclatent en salves infernales, pour célébrer notre dernier enlacement ! . . .

— Grâce, grâce ! que voulez-vous dire ? sanglote Marcelle suppliante ; pourquoi restons-nous ici, dans cette fournaise qui va nous engloutir ? . . .

— Pourquoi ? . . .

Et dans ce mot, la voix de Farjall prit une intonation si farouche, que la jeune femme s'effondra, terrifiée, ses deux genoux sur le sol, et se cacha le visage de ses deux mains tremblantes.

— Pourquoi ? . . . parce que tu m'a tordu le cœur sans pitié, toi, à qui j'aurais tout pardonné, sauf le parjure ! . . . Pourquoi ? parce que tu m'as dédaigné, foulé aux pieds, à peine toléré comme un chien, pour donner à un autre ton sourire, tes caresses, ta beauté, qui n'appartenaient qu'à moi seul . . . Pourquoi ? parce que tu m'as fait rugir de jalousie éperdue, tandis que je m'enfonçais les ongles dans la chair pour étouffer mes cris qui t'eussent trop amusé ! Pourquoi ? . . . parce que je t'ai adoré et que tu es une infâme ! . . . parce que tu vas mourir ! . . .

Sa voix grondait, dominant la tempête hurlante qui emplissait la vallée, devenue un océan de flammes.

Confusément, dans cette fulgurante clarté, on voyait s'agiter des ombres, comme les démons de cet enfer.

C'était la population des villages voisins, accourue pour porter un secours inutile, car l'incendie s'était propagé avec une rapidité inouïe.

— Grâce ! . . . grâce ! . . . râlait Marcelle en embrassant les genoux de Farjall.

Mais lui, sans l'entendre, continuait :

— Ah oui ! tu m'as torturé jour par jour, heure par heure, en me laissant deviner ton amour pour un autre, dans les inflexions adoucies de ta voix, dans ton regard attendri qui subitement, pour moi, redevenait dur et glacial.

Il eut un mouvement de rage folle et continua :

— Et moi qui t'adorais avec ivresse comme une incomparable merveille, je compris enfin que j'étais niais et ridicule, que j'étais bafoué ! . . . Je voulus savoir . . . alors j'eus des preuves et je devins fou ! . . . Et cet incendie qu'un autre préparait pour me dévorer et te faire libre, c'est moi qui l'ai allumé pour engloûtir mon désespoir et mon déshonneur ! . . . c'est moi qui l'ai allumé pour mourir avec toi dans une sauvage apothéose ! . . .

— Grâce ! grâce !

Elle ne trouvait rien autre chose à dire et se tordait à ses pieds, agonisante d'angoisse.

Dans ce désordre, une de ses mains se posa sur le plancher qui brûlait déjà, tandis qu'une fumée noire pénétrait dans la chambre.

Elle se redressa, bondissante, avec une exclamation qui s'étrangla dans sa gorge, et se jeta sur lui, l'enlaça de ses bras, échevelée, prise de démence, avec un hoquet nerveux qui lui arrachait la poitrine.

— Non . . . non . . . vous ne me laisserez pas mourir ainsi ! . . .

Sauvez-moi . . . je vous en conjure ! . . . cette mort est trop horrible ! . . .

Mais une sorte de vision effarait le maître de forges.

Il voyait, en effet, tout s'effondrer, elle et lui, et ce serait fini . . .

— Était-ce bien se venger cela ? . . . Quelle dérision ! . . . Quelques minutes de souffrance pour payer les tortures de tant d'années ! Non . . . il y avait autre chose . . . et c'était mille fois plus cruel . . . Certes non, elle ne mourrait pas dans les flammes de Crésance ! . . . c'était maintenant la vie qu'il voulait pour cette femme . . . la vie avec ses amertumes incessantes, brisant, meurtrissant chaque jour davantage cette idole tombée de son piedestal et maculée de boue ! . . .

Et son regard fouillait l'avenir et devenait sinistre.

Dans son cerveau tout se heurtait ; il n'entendait plus maintenant que la plainte déchirante de Marcelle criant avec désespoir :

— Par pitié ! . . . par grâce ? . . . sauvez-moi ! cette vengeance est trop cruelle !

Et cette fois ce mot le frappa comme une ironie. Il éclata d'un rire de damné ; il se pencha vers elle, rapprochant son visage convulsé de celui de la jeune femme.

— Ma vengeance, fit-il les dents serrées, ah ! ah ! . . . tu ne la devines pas encore !

Et il voulut la saisir dans ses bras pour l'emporter hors de l'atteinte des flammes, qui les gagnait déjà, mais son aspect était si farouche que, demi-folle, elle recula épouvantée.

Marcelle s'imagina que son mari, pressé d'en finir, voulait s'emparer d'elle pour la précipiter dans le braisier, et une poursuite étrange, horrible, s'engagea dans cette pièce, si paisible naguère, où déjà les tentures prenaient feu, et dont le plancher avait des craquements menaçants.

Aveuglée par la fumée, la malheureuse ne trouvait plus la porte et tournait dans le salon, se heurtant aux sièges, aux tables ; enfin, elle renversa un meuble, trébucha et s'affaissa presque asphyxiée.

Maurice alors s'empara d'elle, sauta sur le balcon où les flammes du haut et du bas se rejoignaient, formant un fulgurant rideau, et courut sur la pierre brûlante, vers la droite, au centre du château, où l'incendie avait fait des progrès moins rapides.

Une clameur immense, poussée par des milliers de poitrines, monta jusqu'à lui, lorsqu'il parut avec son fardeau.

Les vêtements de Marcelle s'enflammaient ; ses longs cheveux blonds, dénoués pendant la lutte, tombaient en arrière et commençaient à brûler aussi.

Sur la façade embrasée, l'ombre de Farjall, toute noire, se dessinait gigantesque et comme surnaturelle.

On eût dit l'ange du mal emportant un Séraphin, tant Marcelle avait encore de grâce dans sa robe légère, avec ses cheveux d'or, que les reflets de l'incendie rendaient flamboyants.

Bien vite, en bas, on avait dressé des échelles attachées ensemble, contre la partie du balcon où les flammes étaient moins vives ; mais, à un moment, l'effroi fut au comble dans la foule, suspendue toute entière aux péripéties de cette scène dramatique.

Le maître de forges avait disparu.

On le crut enseveli dans les décombres, car un pan de mur s'éroulait et des myriades d'étincelles jaillissaient comme un bouquet d'artifice ; mais il reparut bientôt, et un grand soupir de soulagement, un ah ! . . . qui domina le ronflement du feu arriva jusqu'à lui.

Il avait enroulé sa femme dans un tapis pour étouffer les flammes qui allaient la mordre, et maintenant il portait un ballot informe.

Il atteignit une échelle, escalada la balustrade en fer forgé, et descendit lentement quelques échelons.

L'échelle trop longue pliait, puis, flexible, rebondissait à chaque mouvement de Farjall, menaçant de le lancer dans l'espace.

En hâte, on amoncelait au-dessous des choses quelconque, des matelats, et surtout d'énormes brassées d'herbe toute fraîche encore, — celle des immenses pelousses, fauchées de la veille . . . et tous en appartaient.

Maurice descendait quelques marches de plus ; tout à coup l'échelle craqua, et la foule apeurée retint un cri, retint même son souffle, dans l'horrible appréhension de voir ces deux corps tourner dans le vide : cette femme si belle et si fière qu'on redoutait, cet homme si bon et si noble que tout un peuple d'ouvriers adorait.

Il n'y avait plus à hésiter, Maurice le comprit. Il fallait achever la descente en courant, à tous risques, il le fit avec une invraisemblable agilité, comme s'il n'eût porté qu'un fétu de paille.

Enfin son pied foula le sol et il chancela, étourdi. Des ouvriers le soutinrent, il se redressa ; presque au même instant l'échelle acheva de se briser, et, en tombant, renversa un de ceux qui la tenait, et qui n'avait pu fuir à temps.

Les spectateurs émus entouraient M. et Mme Farjall, qu'un miracle seul venait de sauver, tandis que quelques forgerons emportaient leur camarade, car l'intense chaleur que dégageait la fournaise ne permettait pas de rester si près.

Mais l'œil d'aigle de Maurice n'avait rien perdu de ce qui se passait à quelques pas de lui.

Il vira Marcelle sur sa connaissance, mais saine et sauve, aux soins des domestiques du château et s'approcha vivement de l'endroit où l'on avait transporté le blessé, toujours sans mouvement, malgré de vains efforts pour le rappeler à la vie.

Tous s'écartèrent avec respect et sympathie pour laisser passer Farjall.

Il se pencha, examina la blessure, très petite, à la tempe

gauche. Il tâta le pouls, posa la main sur le cœur qui ne battait plus, et, d'une voix basse et profonde, il dit lentement :

—Priez, mes amis ; Julien Donnax est mort...

Tous se découvrirent et s'agenouillèrent, Farjall seul était debout, les dominant de sa haute taille, les yeux cachés dans ses mains, s'accusant de cette catastrophe.

Enfin, il dressa le front.

—Julien Donnax était bon ouvrier, dit-il ; c'était un brave cœur, il a trouvé la mort dans l'accomplissement du devoir ; cette fin couronne sa loyale existence. Mais il était veuf et avait un fils, le petit Pierre. Mes amis, désormais, je me charge de cet enfant.

Les hommes, qui s'étaient relevés pendant ces paroles, écoutaient, recueillis et graves. Aux derniers mots, d'une voix que le respect pour le cadavre assourdissait :

—Vive le patron ! s'écrièrent-ils.

Ce fut comme un roulement continu, finissant en murmure.

Un vieux s'approcha ; depuis quarante ans il travaillait aux aciéries.

—Monsieur Maurice, dit-il, votre vénéré père n'est pas mieux fait ; vous êtes digne de lui.

L'industriel lui serra la main ; le vieillard reprit :

—C'est bien ce que vous faites là, monsieur Maurice ; Dieu vous bénira.

—Dieu !... murmura Farjall d'un ton de doute amer, tandis que son regard montait vers le ciel embrasé, Dieu ! que lui importe !...

Le château, en ce moment, présentait un spectacle inoubliable ; il flambait des caves aux greniers ; c'était horrible et superbe à la fois.

Des ouvriers avaient voulu tenter de sauver des objets précieux. Farjall s'y était formellement opposé, ajoutant avec tristesse :

—C'est trop d'une victime, je n'en veux pas d'autre.

En effet, par un bonheur inouï, ce désastre sans nom n'avait atteint que Julien Donnax.

Mais le pays était ruiné, car toute la population vivait des forges de Crésance et de la générosité de Maurice Farjall.

II—LA PETITE MARQUISE

Nous retournerons de huit années en arrière pour retracer les événements qui devaient amener la terrible catastrophe de Crésance.

A quelques lieues des hauts fourneaux était une métairie importante appartenant alors au marquis de Chamblay, dernier rejeton d'une vieille famille de Bourgogne.

Cette propriété faisait partie de la dot que lui avait apportée la défunte marquise, née de Survillers, morte en mettant au monde une fille, qui devint la consolation et l'idole de son père.

Le marquis s'était marié tard, après avoir donné sa démission de capitaine de chasseurs à cheval. Il s'était alors retiré dans son vaste domaine du Mâconnais et s'y dévoua tout entier à sa femme d'abord, puis à son enfant, ne leur donnant d'autre rivalité que son goût pour l'agriculture, qui devint progressivement une passion.

Il avait pour principe bien arrêté qu'un gentilhomme ne peut être que soldat ou laboureur ; aussi, après avoir été soldat, faisait-il labourer, prenant son rôle très au sérieux.

Ses fermiers payant mal leurs fermages, grâce à leur connaissance du caractère essentiellement bon de leur maître, le marquis de Chamblay les congédia et prit la haute main des travaux d'exploitation.

Il acheta les machines compliquées, sans songer qu'il n'était pas entouré de gens aptes à les comprendre et à les appliquer.

Ignorant qu'il faut d'abord faire l'éducation des masses avant de leur apporter les perfectionnements de la science, il se heurta à la jalousie sournoise des paysans—ses journaliers et ses domestiques—secrètement poussés par les gens qu'il avait renvoyés.

Il ne se passait pas de jour sans de coûteuses réparations, et souvent une charrue ou une batteuse nouvelle, acquise à grands frais, se brisait par une fausse manœuvre maladroite

et voulue de ceux qui s'en servaient, et qui la considéraient comme une véritable ennemie.

Le marquis s'était imaginé que l'agriculture s'apprend par intuition, lorsqu'on l'aime réellement, et que point n'était besoin d'éducation préalable.

Cette erreur fut cause de sa part.

C'est peut-être, de tous, le métier qui demande le plus de connaissances variées, le plus d'entente spéciale. Plus on veut aller avec le progrès, plus il faut connaître la terre, ses exigences, ses générosités, ses appétits, ses capacités.

M. de Chamblay crut qu'en lui prodiguant les engrais les plus réputés, sans s'inquiéter s'il convenait à la nature du sol, il devait obtenir un rendement considérable, et dans ses essais il eut des résultats négatifs ou peu rémunérateurs.

Il eut aussi de grands déboires dans la culture de ses vignobles, dont quelques-uns furent atteints de maladies qu'il ne sut pas guérir.

La ruine arriva peu à peu, lente, sournoise, inéluctable.

Les intérêts des hypothèques prirent bientôt tout ce que le domaine produisait, et il fallut vendre une à une les belles pièces de terre, grassement fumées et amendées que guettaient les campagnards avides, jaloux de voir un gentilhomme *faire leur ouvrage*.

La lutte fut longue et douloureuse.

Le plus dur fut, pour le marquis, lorsqu'il dut vendre un beau vignoble qui donnait un vin exquis, rigoureusement réservé jusque-là aux seuls Chamblay, vin qui surpassait les crus les plus célèbres.

Depuis qu'on voyait les affaires du marquis devenir mauvaises, le clos Jorry était l'objet des compétitions des voisins les plus riches. Deux châtelains surtout le convoitaient. Ils négociaient secrètement des hypothèques ou la cession d'autres terres, afin d'être prêts le jour où la vente serait obligatoire.

Mais la surprise fut grande, dans le pays, lorsqu'on sut que ni l'un ni l'autre n'avait pu supporter le feu des enchères.

Un notaire du Nord poussait pour son client, un industriel millionnaire, qui en donna cinq cent mille francs.

Cette grosse somme ne parvint même pas à sauver le marquis ; sa dette était trop lourde. D'ailleurs, depuis que le couteau Jorry ne lui appartenait plus, sa vie était empoisonnée ; néanmoins il était content que ce ne fût pas un de ses voisins qui eût profité de son malheur.

Dans cet ordre d'idées, lorsqu'il se fut bien résolu à vendre tout ce qui lui restait dans le Mâconnais, il écrivit au notaire acheteur du clos, et lui proposa de lui vendre le château et le parc de Chamblay, ce qui fut accepté et négocié en quelques jours, sans que le marquis connût à peine le nom de son acheteur.

Il eut cependant comme satisfaction la déconvenue des vieux qui avaient escompté sa ruine pour en acquérir les débris à vil prix.

Il vint alors s'installer dans la métairie de Survillers, résolu de placer en rentes son mince capital, et de finir paisiblement ses jours en ne s'occupant de rien.

Le pays était fort beau ; la vallée de Crésance, une des plus riches de France, coupée par la rivière d'Orgel et semée de forêts giboyeuses et de petits bois pleins de fleurs, de fruits et d'oiseaux ne pouvait que plaire à des esprits attristés et recueillis, voulant ne plus voir au monde que les splendeurs de la nature.

Malheureusement le marquis ne se conforma pas à son programme.

Il voulut guider le métayer dans la voie des améliorations. Le madré paysan le laissa faire, en appuyant sur cette observation : *que c'était aux risques et périls de M. le marquis*.

Les essais ne réussissant pas, les pertes furent lourdes. Le père Boivat profita de l'occasion pour ne pas payer son fermage sous prétexte que tant d'innovations avaient détruit les terres et les avaient fait boudier.

La gêne alors prit place au foyer du vieux gentilhomme ; il dut retirer sa fille Marcelle du couvent où son éducation se faisait, et la garder auprès de lui, dans cette campagne isolée sans espoir d'une autre vie, après avoir été une riche héritière.

Marcelle de Chamblay allait avoir dix-sept ans ; elle

admirablement belle. Tout l'orgueil d'une race revivait en elle et s'incarnait dans son port de reine, dans son front blanc, couronné par une chevelure blonde d'une rare opulence.

Les traits étaient purs, les lèvres bien dessinées, mais un peu minces.

Les yeux grands, largement fendus, inquiétaient par l'éclat trop dur parfois de leurs prunelles d'un bleu gris, dont le regard semblait noir ; très expressif, on y lisait plus souvent un froid dédain, une hauteur blessante que l'affabilité ou la tendresse ; mais leur sourire était résistible. Comme ensemble, lorsqu'elle le voulait, un visage de madone.

Plutôt grande que petite, svelte, élancée, gracieuse, elle avait une démarche incomparable, onduleuse et souple, avec des attitudes tout naturellement scéniques.

Ses mains presque trop blanches, potelées, trouées de fossettes, aux doigts lisses et pointus, au pouce très court, disait tout le caractère de cette jeune fille : égoïsme, amour des plaisirs, sensualité.

C'était une de ces créatures très dangereuses, capable d'inspirer de grandes passions, sans pouvoir y répondre par un sentiment élevé. Un seul mobile la faisait agir, l'orgueil, l'ambition. Rien ne pouvait la dominer que la satisfaction de ses appétits, et celui qui saurait s'en rendre maître devait faire d'elle un esclave.

On rencontre parfois de ces erreurs de la nature : un être noble, intelligent, supérieur, sortira des rangs infimes de la société, naîtra de gens dont il sera la vivante antithèse. D'autre part, le descendant d'une lignée sans tache sera vil et comme pétri de boue.

La ruine du marquis de Chamblay avait atteint Marcelle en plein cœur. Sans un seul élan pour ce beau vieillard qui l'adorait, elle avait ressenti un vif désespoir de se voir sans dot, réduite peut-être au célibat.

Mais elle avait admirablement dissimulé ses impressions à son père. A quoi bon ? Seulement en secret, elle maudissait ce qu'elle appelait sa sottise.

Dans ce siècle d'argent, quel mari voudrait une femme sans fortune, élevée en princesse et plus altière qu'une reine ?

Marcelle s'ennuyait profondément à Surveillers, où leur pauvreté leur interdisait toutes relations.

Ses seuls distractions étaient la musique, la lecture, la marche. Elle sortait seule ou suivie d'une servante, Mariette, petite campagnarde qu'elle essayait de dresser pour en faire une femme de chambre.

Parfois, excédée de solitude, elle l'admettait à l'honneur de causer avec elle pour tromper son ennui.

Avec tact et afin de mieux cacher sa gêne, elle avait adopté un costume uniforme ; elle portait toujours une robe blanche, en foulard l'été, en lainage l'hiver ; cette simplicité s'alliait si bien avec son grand air, qu'on l'attribuait à une simplicité de bon goût.

Dans les environs on l'avait baptisée *la petite marquise*, on ne l'appelait jamais autrement.

Dès son arrivée, elle avait rencontré, au cours de ses mélancoliques promenades, deux hommes, deux chasseurs, tous deux très grands ; l'un, blond, pouvait avoir vingt-six ans, l'autre très brun, avec une belle barbe noire, pouvait avoir trente-cinq ans.

Quelquefois à pied, mais plus souvent montés sur des chevaux de race, ils parcouraient la vallée et les bois.

Elle les avait vus, avec envie, suivre de grandes chasses à courre, et quand elle voyait passer les meutes, guidées par les valets de limier en livrée, trompe à l'épaule, avec tout l'apparat des immenses fortunes, des larmes de rage montaient à ses yeux.

Suivant la coutume des campagnes, ils se saluaient au passage, d'abord très froidement, puis les rencontres devenant fréquentes, cette salutation affecta plus de cordialité.

La jeune fille fut piquée par une vive curiosité : elle voulut savoir...

Ces cavaliers, d'ailleurs, ne cachaient nullement leur admiration pour la belle promeneuse ; ils semblaient même à présent aider quelque peu le hasard.

Elle se décida à questionner sa femme de chambre un jour. Elle appela mariette auprès d'elle :

— Sais-tu qui sont ces deux messieurs que nous rencontrons si souvent ?

— Oh oui ! mam'zelle, tout le monde les connaît bien. C'est les gros bonnets de tout l'pays, l'ainé surtout, car l'autre n'est que son frère, et alors...

— Je t'ai demandé qui sont ces gens et tu ne me réponds pas, interrompit sèchement Marcelle.

— Pardon, mam'zelle, j'y viens : c'est les deux frères Farjall ; l'ainé, m'sieu Maurice, est le maître de forges des hauts fourneaux de Crésance : il est trente fois millionnaire au moins...

— Mais c'est l'acheteur du domaine de Chamblay, se dit Marcelle ; quel singulier hasard ! Si je pouvais rentrer dans le château de mes pères !... Et l'autre ? fit-elle tout haut.

— L'autre, m'sieu Paul, est un bien gentil jeune homme, dont le grand défaut est de trop aimer s'amuser. Il est allé à Paris il y a cinq ans, avec sa part des millions de l'héritage, il a presque tout croqué ; il ne lui reste pas grand'chose. Depuis qu'il est ruiné, il est revenu à Crésance, mais il s'ennuie...

— Comment le sais-tu ?

— Je connais des ouvriers de Crésance... ils m'ont dit...

— Des sottises ! rétorqua brusquement la jeune fille. Comment s'avent-ils si leur chef s'ennuie ? Est-ce leur affaire ? Sais-tu si je m'ennuie, moi ? te l'ai-je dit ? Mais il faut toujours que les inférieurs s'occupent de ce qui ne les regarde pas et glosent sur leurs maîtres... laisse-moi !

Mariette, habituée à être rabrouée de la sorte, se tut et resta en arrière, murmurant à part elle, lorsqu'elle fut à la distance réglementaire :

— N'empêche qu'elle voulait savoir aussi, et que si je n'avions point glosé sur nos maîtres, j'aurions point pu lui dégoïser les renseignements qu'elle me demandait.

Marcelle, pendant ce temps, marchait toute songeuse ; un plan s'échafaudait dans sa tête. A défaut d'un titre, *le forgeron* avait des millions... il les lui fallait.

Paul lui eût plu davantage. Il était plus délicat, semblait plus distingué que l'ainé ; son passage dans le high life parisien l'avait affiné. Il avait cet air un peu viveur que la plupart des femmes aiment chez leurs amants.

Mais *la petite marquise* était pratique ; elle voulait être riche ; Paul n'avait plus assez d'or pour compenser sa roture ; elle le laissa de côté et jeta son dévolu sur Maurice.

III—LES DEUX FRÈRES

— Tiens, j'aperçois là-bas notre jolie *Dame blanche* ! dit Paul en riant, et en regardant son frère du coin de l'œil.

Maurice avait tressailli ; il y avait longtemps qu'il avait vu la robe blanche de Marcelle, faisant dans le lointain, l'effet d'une colombe rasant le sol.

Il essaya de prendre un air indifférent.

— Qui peut être cette jeune fille ? demanda-t-il. Il y a très peu de temps qu'elle habite les environs.

— Comment, tu ne sais pas qui elle est ?

— Non.

— Mais c'est *la petite marquise*, comme on l'appelle toujours ; c'est la fille du marquis Nestor de Chamblay...

— Pas possible !... s'écria Maurice en bondissant si violemment que son cheval, surpris fit un brusque écart.

— C'est tout ce qu'il y a de plus possible, que voit-tu là, d'étrange ?

— Ah ! c'est trop fort !...

— Mais qu'est-ce qui est de trop fort ?

— Figure-toi que j'ai acheté, tout dernièrement, par l'entremise de maître Mignot, un château et un vignoble dans le Mâconnais.

— Eh bien c'est le château de Chamblay et le coteau Jorry, tous deux appartenant à Nestor de Chamblay, serait-ce celui-ci ?

— C'est plus que probable. Le père de *la Dame blanche* s'est ruiné dans des entreprises agricoles ; ça doit être ça.

— C'est fort singulier...

— Oui...

Le front de Paul s'était assombri ! ils ne causèrent plus.

Un instant après, Marcolle les croisait, marchant lentement ; ils la saluèrent très bas ; elle leur fit un salut de la tête, avec un sourire charmant, qui paraissait particulièrement s'adresser à Maurice.

Un pli amer crispa la lèvre de Paul.

Ils ne dirent plus un mot jusqu'au moment où ils mirent pied à terre dans la cours des communs du vieux château de Crésance.

Ce n'était en réalité qu'une grande et haute maison carrée en pur style Louis XIII, qui avait été habitée jusqu'à la Révolution par les comtes de ce nom.

Les deux frères étaient bien dissemblables. Tandis que Paul héritait de la nature ardente et nerveuse de sa mère, Maurice avait reçu de son père les qualités fortes qui font les hommes supérieurs.

C'était le type du travailleur dans toute sa puissance ; de plus vraiment philanthrope. Son seul plaisir, à part les chevaux et la chasse, était le bien à faire autour de lui.

Depuis l'âge de dix-neuf ans, il avait dirigé les usines avec son père, déjà souffrant du mal qui devait l'emporter.

Prenant la vie par ses côtés graves, il avait envisagé comme un sacerdoce la tâche qu'il avait à remplir vis-à-vis de ses ouvriers. Il devint leur ami, leur bienfaiteur, leur père.

Très sévère pour les fautes réelles, il était indulgent aux vétilles.

Les cinq villages environnants, vivant tous de l'existence des hauts fourneaux, étaient, en réalité, gouvernés par lui, d'autant plus facilement que les terrains sur lesquels ils étaient construits lui appartenaient.

Les fumeurs et les ivrognes en étaient bannis.

Il avait pris la peine de faire à ces bonnes gens d'affectueuses conférences pour leur démontrer le mal que causent ces deux passions : l'une, la première, toujours fatale à la santé, fatale même aux enfants que l'on met au monde ; l'autre, dégradante, ravalant celui qui s'y livre, au niveau de la brute.

Et tel était l'ascendant moral qu'exerçait cet homme sur ces natures simples, qu'il avait admirablement réussi dans son entreprise.

A part quelques récalcitrants qui avaient été chassés, ils avaient renoncé au tabac et à l'alcool, et avaient vu, sans chagrin, se fermer tous les cabarets.

Comme, à moins d'être un alcoolique endurci, on ne se grise pas chez soi, la tentation évitée, personne ne buvait outre mesure.

Ils savaient d'ailleurs que cela n'eût pas été toléré. Ils n'ignoraient pas que leur condition était exceptionnellement heureuse ; que, grâce à l'administration de Maurice, ils gagnaient plus, s'approvisionnaient à meilleur marché et avaient de meilleurs écoles que partout ailleurs. Les ouvriers tenaient donc à ne rien faire qui pût déplaire à un tel maître.

En dehors de ses travaux, nous l'avons dit, Farjall n'aimait que les exercices du corps, les armes et l'equitation, nécessaires à sa santé robuste. Il n'avait pas connu l'amour, en dehors des aventures banales qui ne manquent pas dans la vie.

Lorsqu'il avait perdu son père, afin d'amener une diversion à sa profonde tristesse, il avait monté ses équipages pour se livrer au plaisir de la chasse à courre.

Le duc de Verteuil, l'un des derniers meneurs de France, venait de mourir sans héritier.

Maurice acheta ses écuries et son chenil, puis, remarquant l'attitude navrée de Saint-Jean le piqueur, dont le cœur se déchirait à la pensée de quitter ses chiens, il lui demanda, avec cette bohomie qui le caractérisait, s'il voudrait bien accompagner ses meutes à Crésance, et l'initier, lui, à l'art cynégétique qu'il ignorait encore.

Saint-Jean regarda attentivement ce nouveau maître qui s'offrait à lui, et qui, par sa haute stature, promettait un chasseur robuste.

La franchise et la simplicité de cette loyale physionomie lui firent passer sur l'humiliation qu'il y aurait pour lui à ne servir qu'un simple millionnaire, n'ayant jamais jusque-là appartenu qu'au duc de Verteuil, le plus grand seigneur qui fût.

Il accepta à la condition d'être seul à gouverner ses forêts, ses bois et ses chiens.

On fit donc à Crésance de grands aménagements pour loger les meutes, qui se composaient d'un vautreil de soixante chiens et d'un équipage pour le cerf, tandis qu'on agrandissait les écuries pour vingt-cinq chevaux superbes.

Ce fut une ère nouvelle dans l'existence de Farjall. La chasse fut sa première passion, il y trouva de telles satisfactions que, lorsque son frère fut de retour, il lui communiqua, comme dérivatif de l'ennui qui le rongait.

Il chercha par tous les moyens en son pouvoir à rétablir l'équilibre moral chez ce jeune homme admirablement doué, mais chez qui les plus brillantes qualités étaient neutralisées par un grain de folie.

Maurice aurait voulu voir son frère entrer à Saint-Cyr ; la carrière militaire lui semblait devoir convenir mieux que toute nature bouillante, à cet amour de l'inconnu et des hasards.

Les études à faire avaient effrayé le jeune homme.

On était alors en 1844, à l'époque où Louis-Philippe donnait l'Algérie à la France en la faisant conquérir par ses fils.

De grandes polémiques s'engageaient : l'opposition désapprouvant cette conquête, la déclarant ruineuse et inutile, plaignant les pauvres enfants qui allaient mourir là-bas. Le roi répondit en y envoyant les siens, qui accomplissaient des prodiges de valeur.

Les journaux étaient pleins du récit de combats héroïques livrés contre Abd-el-Kader :

Lui, l'homme fauve du désert :

L'émir, pensif, féroce et doux

si bien écrit par Victor Hugo

Un frisson belliqueux passait sur la France... Paul enthousiasmé avait répondu aux conseils de Maurice :

— Si tu veux, frère, je m'engagerai, je partirai en Afrique combattre sous les ordres du duc d'Orléans. Cette perspective m'enchantait ; j'arriverai vite, je monterai en grade, car la vie n'a de valeur à mes yeux que pour la risquer sans cesse, et je suis plein d'ardeur ! Ces étonnantes campagnes, conduites par de tels chefs, sont propices aux avancements rapides, je serai bientôt général, et alors je pourrai, moi aussi, diriger des expéditions grandioses comme la conquête de Constantine, ou fabuleuse comme la prise de la Smala. Ce qu'il me faut, vois-tu, ce sont les charges de cavalerie, les marches forcées, les grandes aventures, les assauts terribles !... Mais l'étude, dans une école quelconque, avec sa discipline et sa stabilité, son lit à faire, ses bottes à cirer, etc., etc... Non, non, mille fois non. Je n'en veux pas !

Il n'en avait plus été question, car Maurice n'avait pas cru devoir approuver ces projets hasardeux.

Tous deux le regrettaient maintenant, Paul surtout, il sentait qu'il gâchait sa vie, qu'il n'était qu'un inutile, un désœuvré.

Il revoyait les belles années de sa jeunesse passées à dévorer son héritage... son retour d'enfant prodigue à la maison paternelle, où il retrouvait, dans un frère aîné, une tendresse de mère, et il l'admirait dans son rôle de bienfaiteur de tout un petit peuple.

Il se retrempeait dans cette activité vibrante, dans ce souffle puissant des forges colossales ; il essayait de s'y intéresser, de donner une direction à ses désirs confus.

Il n'y réussissait pas encore et préférait aux travaux de l'usine, forcer un cerf ou un sanglier, ou faire de grandes courses à cheval en compagnie de son Maurice.

C'est dans l'une de ces promenades qu'ils avaient rencontré la petite marquise, dont l'imposante beauté les frappa.

Ce fut, pour chacun, une secousse violente, un bouleversement de tout l'être, avec la différence de leurs natures respectives.

Tous deux, d'ailleurs, se turent sur cette impression, bien que, par un accord tacite, ils retournassent aux endroits où ils savaient revoir la jeune fille.

Parfois, l'un s'esquivait lorsqu'il savait l'autre très occupé afin d'obtenir pour lui seul le regard et le salut qu'ils se partageaient habituellement.

Mais tandis que Paul, rompu à toutes les allures de l'amour, devait bientôt celui de Maurice et en sondait la profondeur, ce dernier ne soupçonnait nullement celui de Paul et ne s'avouait pas encore le sien.

Et pourtant la vie de ces deux hommes se décidait en ce moment, de par la souveraine volonté d'une petite fille de dix-sept ans.

Le jeune homme le comprit immédiatement ce jour-là, à la nuance de cette salutation, la première aussi expressive depuis leurs fréquentes rencontres.

Maintenant, en effet, Marcelle était fixée sur son choix : elle épouserait le *forgeron millionnaire*—comme elle l'appelait dédaigneusement en elle-même—et dressa ses batteries en conséquence.

Mais tandis que son regard devenait plus froid en rencontrant celui de Paul, pour son frère il s'adouciait jusqu'au sourire. Elle apprit enfin, par Mariette, qu'un des ouvriers des charbonnages s'était blessé en tombant d'une benne, et que le maître de forges allait tous les jours lui porter les secours que nécessitait sa situation.

Elle dirigea ses promenades de ce côté, et, un matin, Maurice devint tout pâle en voyant, au chevet du lit, cette robe blanche qu'il connaissait si bien.

Son émotion fut telle qu'il ne put dire un mot. Ce grand garçon était, auprès des femmes, d'une timidité cruelle.

Il salua presque gauchement et s'approcha, se tenant aux meubles, car ses jambes lui semblaient brisées.

—Je vous demande pardon, monsieur Farjall, de partager vos malades, dit Marcelle de sa voix la plus douce ; mais il y a bien à faire pour deux auprès d'un blessé ; vous ouvrez votre bourse, je donne mes soins...

—Mademoiselle, bégaya Maurice, ne sachant trop ce qu'il disait, je suis bien heureux... que vous vouliez bien

—Alors, ça ne vous fâche pas ? interrompit-elle pour lui venir en aide.

Tant de grâce indulgente lui permit de se remettre de son trouble ; il reprit possession de lui-même, et avec un regard où, malgré lui, se peignait sa passion :

—J'aime trop ces braves gens pour ne pas bénir la fée charitable qui daigne venir adoucir leurs peines, dit-il. D'ailleurs, le bien fait à deux a plus de douceur...

Marcelle lui répondit par un sourire dont le charme le pénétra jusqu'au cœur, puis, très maternelle, elle donna à boire au blessé qui les regardait malicieusement sous ses sourcils embroussaillés.

Dès lors, ces rencontres furent fréquentes ; une intimité pleine de réserve du côté de Marcelle, de respect idolâtre du côté de Maurice s'établit entre eux, et bientôt, comme une traînée de poudre, courut le bruit d'un mariage possible entre la *petite marquise* et le maître de forges.

Ce dernier vivait dans une extase ; il se croyait aimé, car la jeune fille était une excellente comédienne et jouait l'amour naissant à ravir l'ange déchu.

Maintenant ils se donnaient le *shake hand* à l'arrivée et au départ, et la fine main de la patricienne savait trembler d'émotion dans la robuste main du beau plébéen.

IV—MÉSAILLANCE

Un soir le marquis de Chamblay, qui passait ses nuits à combiner des améliorations pour la culture et ses jours à les essayer, pria sa fille de rester auprès de lui, au lieu de se retirer tout de suite dans sa chambre, comme elle le faisait généralement après le dîner.

—Je désire vous parler, Marcelle, dit-il lorsqu'ils furent seuls.

—Je vous écoute, mon père.

—J'ai entendu aujourd'hui des propos sur vous et cela m'a inquiété. Une Chamblay ne doit pas donner pâture aux commentateurs des oisifs.

—Quels sont ces propos, mon père ? demanda Marcelle en abaissant les paupières pour cacher l'éclair de joie qui passa dans ses yeux.

—On jase sur vos fréquentes rencontres avec M. Farjall ;

on parlait même d'un mariage... Que signifie ? Disposeriez-vous de votre main sans m'avoir consulté ?

—Certes non, mon cher père ; je serai toujours votre fille dévouée et soumise. Ces rencontres dont vous parlez n'ont eu lieu qu'au chevet d'un malade, par le hasard fortuit des visites de charité qui sont ma seule joie. Mais je les cesserai dès demain.

—C'est bien, ma fille, dit le marquis en se levant et en baisant Marcelle au front. Bonne nuit ; je vous remercie de votre docilité.

Pendant quelques jours, en effet, Marcelle ne sortit pas, et Maurice, en proie à une noire mélancolie, la chercha partout, ne pouvant tenir en place, parcourant tous les endroits où il avait vu la jeune fille, n'osant parler d'elle à personne, bien qu'il eût constamment son nom sur les lèvres.

Sa préoccupation était telle qu'il ne remarqua pas la tristesse dans laquelle était tombé son frère depuis quelque temps.

Les grands chagrins d'amour sont égoïstes : ils ne voient rien en dehors d'eux.

Enfin, par une belle matinée de mai, traversant le petit bois qui sépare Crésance de Survillers, Maurice aperçut Marcelle seule, se promenant un livre à la main.

Elle semblait grave, et, en le voyant, fit un mouvement comme pour s'éloigner ; mais lui s'était élancé avec un geste suppliant :

—Je vous en conjure... murmura-t-il.

Marcelle s'arrêta, mais ne dit pas une parole.

—Pourquoi me fuyez-vous, mademoiselle ? reprit Farjall ; vous ai-je offensée ? Ce serait bien involontaire, car je voudrais donner ma vie pour vous.

—Des médisances sont venues aux oreilles de mon père, dit-elle avec une hypocrite candeur ; il m'a ouvert les yeux sur le danger que courait ma réputation. Or, pour une femme, réputation et honneur sont même chose ; j'ai compris et je respecte les volontés d'un père que j'adore.

Maurice était atterré... Aussi, c'était possible, il ne la verrait plus ! Qu'allait-il devenir, lui qui ne pouvait déjà plus vivre sans elle !

Marcelle lisait ses pensées sur son front, elle devinait cette étrange méfiance de lui-même qui l'empêchait de songer, comme tant impossible, au remède tout naturel de la situation.

Intérieurement elle le trouvait stupide, prise d'impatience, elle reprit :

—Lorsqu'une jeune fille n'a d'autre dot que son honnêteté, elle ne doit pas souffrir qu'un souffle même la ternisse...

Cette fois l'allusion était si directe que Maurice finit par oser comprendre. Il fit un pas en avant et, très bas, avec une grande émotion :

—Mademoiselle, dit-il, si je demandais votre main à M. de Chamblay, me l'accorderiez-vous ?

—J'obéirais à mon père, comme toujours...

—Ah ! s'écria Maurice, suffoquant de joie, merci, mademoiselle ! Vous me rendez si heureux que mon bonheur m'effraie !

Elle lui tendit la main avec un sourire d'une suavité angélique, puis reprit, en femme pratique qui n'oublie pas les choses sérieuses :

—Mon père reste peu chez lui ; néanmoins, il lit habituellement pendant une heure après son déjeuner.

—Demain j'aurai l'honneur de me présenter à Survillers.

Il porta à ses lèvres, pour la première fois, cette main d'une blancheur de marbre, puis ils se saluèrent, et Marcelle s'éloigna sans se retourner, sentant peser sur elle le regard enivré du maître de forges.

Quinze jours après, les fiançailles de Maurice avec la *petite marquise* n'étaient un secret pour personne ; le contrat se dressait, déclarant que la fortune entière de Farjall,—estimée à trente millions—appartiendrait au dernier survivant des époux.

Dès maintenant on reconnaissait à la jeune fille comme apport dotal, le château de Chamblay, ses dépendances, et le clos Jorry, qui avait pesé très lourd dans la balance des décisions du vieux marquis.

De grandes fêtes furent projetées pour la célébration de

cette union qui révolutionnait la contrée, dont Maurice était l'âme.

C'étaient d'abord, pour l'automne, de grandes chasses à course, où serait invitée toute l'aristocratie des environs, et l'été se passa en arrangements et en préparatifs.

Pendant cette période d'organisation et de désorganisation, Paul parut retrouver sa jeunesse joyeuse et insouciance; une surexcitation fiévreuse animait son regard.

Il était partout à la fois, sauf à Survillers, où il n'allait que rarement et en visites officielles.

Une nuée d'ouvriers s'était abattue sur le château de Crésance, qu'on voulait transformer et agrandir.

On préparait à Paris une corbeille royale, Constamment, de grandes caisses arrivaient, apportant des toilettes dont Marcelle elle-même était émerveillée, malgré la contrainte qu'elle s'imposait pour ne jamais paraître éblouie.

Chaque jour apportait de nouveaux plaisirs, promenades en voiture ou à cheval car le marquis, robuste encore, pouvait les rendre possible par sa présence; puis la chasse, pour laquelle la jeune fille se passionna.

Elle devint une docile élève de Saint-Jean, tout fier d'avoir à faire l'éducation d'une jeune fille noble.

L'adepte, d'ailleurs, était digne du maître et pendant les quelques mois que durèrent les fiançailles, elle fit de remarquables progrès.

Enfin, l'automne arriva, apportant, avec les derniers rayons de soleil, l'accomplissement des désirs de Maurice.

Sur la hauteur, le château de Crésance se dressait maintenant, majestueux et superbe, dominant tout le pays qu'il semblait protéger.

Un habile architecte avait su profiter des dispositions de l'ancien bâtiment qui datait du milieu du dix-septième siècle, pour le compléter en y ajoutant deux grandes ailes. Louis XIV, reliés à leur extrémité par une somptueuse grille dorée qui fermait une cour d'honneur.

Le rez-de-chaussée, très élevé, aux baies immenses, avait permis le haut perron seigneurial; au premier étage courait un grand balcon, dont la balustrade en fer forgé était du même style que la grille.

Il régnait une grande harmonie dans l'ensemble, car l'artiste avait conservé les grandes lignes sobres de Louis XIII, sa toiture hardie et pointue, revêtue d'ardoise, adoucissant cette sévérité par la grâce des ornements, mariant les mascarons grimaçant d'un style, aux opulentes guirlandes de l'autre.

Le parc l'entourait comme une ceinture, descendant des pentes douces de la colline, dont on avait tiré parti pour le dessiner capricieusement, avec maints accidents de terrains qui en variaient les divers aspects.

À gauche, déparant un peu le paysage, il est vrai, mais fiers et imposants, les hauts fourneaux et les forges dressaient hardiment leurs cheminées colossales et leurs constructions noires couvrant un espace de trente-cinq hectares.

Les travaux enfin terminés, toute trace de réparation disparut. L'ameublement était achevé, la princesse demeurée n'attendait plus que sa châtelaine, et les salons étaient prêts à recevoir les nombreux invités qu'un signe allait faire accourir.

V — LE CONTE DE NANGIS

Un soir, Saint-Jean pénétra dans le bureau de Maurice, afin de prendre des ordres pour la journée du lendemain.

Jamais ce dernier n'avait regretté de s'être attaché cet homme, de tous points remarquable.

C'était un cavalier intrépide, aimant passionnément son art, qu'il n'avait pas appris dans les livres, mais par son instinct merveilleux, par une pratique constante, par les leçons et les exemples de son maître, l'homme de France le plus ferré sur l'élevage des chevaux et des chiens.

Le duc de Vertueil, au service duquel il était entré à l'âge de quinze ans, avait plusieurs fois dit de lui que c'était un des derniers piqueurs de cette grande race, formés par les veneurs d'autrefois.

Saint-Jean s'était attaché à Maurice Farjall de tout l'amour

qu'il portait à ses moutons, dont il avait craint, un moment, d'être séparé.

Et se trouvant à Crésance au milieu de ses chevaux et de ses chiens, admirablement installés et soignés, il s'était immédiatement senti chez lui.

Pour l'entretien de ses équipages, il chassait chaque jour, souvent seul, mais heureux et fier lorsque ses maîtres prenaient leur part de ce plaisir, sans pareil à ses yeux.

Il sonnait merveilleusement bien du cor et ç'avait été une des grandes joies de Marcelle, dès son arrivée à Survillers, d'entendre, dans les profondeurs des bois, ces retentissantes sonneries dont le marquis lui expliquait le sens, ayant été, avant sa passion agricole, un fervent disciple de saint Hubert.

Ces accents sonores la faisait tressaillir délicieusement et berçaient ses rêves de fortune.

Elle se voyait, suivant les grandes chasses, accompagnée d'un brillant chevalier; son imagination s'envolait et lui retraçait des aventures héroïques, des hallali grandioses; puis les longues retraites du soir, dans la forêt assombrie, toute frissonnante de fanfares victorieuses.

Saint-Jean n'avait pas cru, en passant du service d'un grand seigneur à celui d'un roturier, devoir rien changer à la correction respectueuse de son langage et de ses manières.

Au fond du cœur, il avait été touché de la simplicité pleine de rondeur avec laquelle le maître de forges s'était fait son élève et lui avait confié la direction de ses bois et de ses chasses, ne se donnant pas le ridicule de prétentions non justifiées.

Il venait chaque soir s'informer des intentions de son maître pour le lendemain, et savait faire son rapport avec tant de tact que, dès le début, Farjall pouvait donner ses instructions sans erreur, les trouvant, en quelque sorte, toutes préparées.

Maintenant, d'ailleurs, il n'était plus novice; depuis dix ans Saint-Jean était à Crésance, Maurice s'était familiarisé avec le langage cynégétique, et sonnait même du cor d'une façon fort acceptable.

Les invitations étaient lancées et l'on attendait à Crésance un grand nombre de chasseurs.

Mais quelques passionnés avaient demandé à devancer l'appel et à courir les bois un jour plus tôt, sans aucun appareil.

Le piqueur venait donc prendre ses instructions.

— Eh bien, Saint-Jean, voici le moment où vous allez pouvoir déployer vos talents devant des juges dignes de vous, dit Farjall en le voyant entrer.

Le piqueur secoua la tête tristement.

— Des juges, maintenant, monsieur, il n'y en a plus guère et vénérer, répliqua-t-il. C'est un art qui s'en va avec l'extinction des grandes familles qui le faisaient fleurir autrefois, avec le morcellement et le déboisement des forêts. Aujourd'hui, ce sont ceux qui savent tenir un fusil se croient des maîtres et pensent pouvoir diriger une meute... il ne savent même pas sonner un appel ni parler à leurs chiens. J'aime mieux ceux qui ne mettent pas d'amour-propre, et qui permettent à un serviteur dévoué de leur offrir un plaisir de roi.

Maurice sourit, habitué à ces boutades.

— Qu'avez-vous pour demain? demanda-t-il.

— J'ai remis ce soir, à peu de distance de Boisgaud, un vieux brocard que j'ai déjà chassé trois fois. C'est un madré comte capable de tenir tête victorieusement aux quarante chiens que je compte mettre à ses culottes... — que monsieur me fasse l'expression.

— Fort bien. Avec les chevaux arrivés aujourd'hui, on peut en avoir-nous!

— Cinquante-cinq, sans compter ceux de la famille.

— C'est suffisant, car la plupart de ces messieurs amènent leurs chiens.

Le piqueur se caressa le menton d'un air un peu narquois.

— Monsieur verra demain une bien intéressante partie, dit-il.

— Vraiment!

— Où plus d'un chasseur restera en route.

— Nous avons pourtant de bons écuyers.

— Avec le chevreuil que nous allons courre demain, on verra de belles et on pourra compter les vrais hommes de cheval.

— C'est donc un bête extraordinaire!

— Oui, monsieur.

— Pour que vous le disiez, Saint-Jean...

— Monsieur en jugera...

— A quel heure est fixé le rendez-vous ?

— A dix heures, au carrefour Bois-gaud.

— C'est convenu, à demain.

Tout le monde fut exact. A l'heure dite, et après un déjeuner sommaire, une vingtaine de personnes, parmi lesquelles une seule amazone, la belle Marcelle, étaient réunies à l'endroit indiqué, écoutant le rapport des gardes.

Saint-Jean avait suivi sous bois la piste de l'animal, jusqu'à l'obliger à bondir, afin de le voir par corps et de le remettre définitivement

Pour s'assurer qu'il n'était pas sorti de l'enceinte faite par le pigneur, Paul en fit le tour avec Atalente, la reine du chenil.

Il revint dire que tout était bien.

On découpla et les quarante chiens prirent chaudement la voie, tandis que Saint-Jean sonnait *le lancer* de toute la force de ses robustes poumons.

Il ne s'était pas trompé ; le brocard était un vieux routier rompu à toutes les feintes, pour avoir eu cent fois des meutes à ses trousses.

Il savait choisir les chemins les plus difficiles, pour arrêter la poursuite et laisser la meute.

Il imitait les ruses de l'animal fatigué, et plusieurs fois les chasseurs se crurent à l'heure du triomphe.

Mais au moment où ils comptaient en finir, le chevreuil débûcha en plaine, aussi agile et aussi souple que s'il venait d'être mis sur pied à l'instant même.

Marcelle était en tête de la chasse.

Montée sur une jument très vigoureuse, elle ne quittait pas Saint-Jean, très fier de sa future amante.

Ils étaient suivis de près par Maurice, Paul et deux ou trois invités, parmi lesquels un beau jeune homme pâle, aux yeux étranges, que l'on avait présenté au maître de forges sous le nom de comte Herbert de Nangis.

Les autres cavaliers étaient distancés ou égarés, malgré les retentissants *bien-aller* dont vibraient les échos de la forêt.

Le brocard franchit la plaine comme une flèche, traversa un petit bois, et rusa si bien que les chiens tombèrent en défaut.

Saint-Jean, tout en sonnait de vigoureux *requêtes*, prit immédiatement les *grands devants*, pour s'assurer que l'animal ne se dérobait pas, tandis que les valets de limiers fouillaient les alentours afin de le retrouver.

Cet arrêt permit à une partie des retardataires de les rejoindre, et la chasse reprit bientôt avec un élan extraordinaire.

Beaucoup de chevaux étaient fatigués ; à un moment, Marcelle et le comte de Nangis furent seuls derrière Saint-Jean, et la jeune fille ressentit une impression bizarre.

Elle regarda autour d'elle : derrière eux, personne. Ses yeux rencontrèrent ceux du comte, et ses paupières battirent.

Il ne lui disait rien, mais ne la quittait plus du regard, la sentant fascinée.

Elle tressaillit violemment ; elle ressentait comme une brûlure... ce que doit être le foudre enveloppant un être...

Elle pressa son cheval pour envelopper à cette souffrance, très douce pourtant, qui la faisait comme défaillir délicieusement. Elle aurait voulu fermer les yeux, s'abandonner... mourir... Une voix murmurait à son oreille :

— Oh ! que vous êtes belle !...

Malgré sa fierté, elle ne se fâchait pas, ne répondait rien, courait toujours, l'œil fixé en avant, la gorge sèche, la poitrine haletante.

On débûcha de nouveau. Sur la lisière du bois un ruisseau courait sur du sable fin.

— Je crois, dit Herbert d'une voix calme, que nous touchons au but : l'animal doit être *rasté* par là.

— Oh ! que non, monsieur le comte, s'écria Saint-Jean ; ce chevreuil est un fameux compère. Voyez son pied dans le sable ; il a suivi le cours du ruisseau. Il m'a déjà joué ce tour-là trois fois.

— Pourquoi l'avez-vous choisi pour la chasse d'aujourd'hui ?

demanda Marcelle qui luttait pour vaincre son malaise.

— Hé !... mademoiselle, il ne faut pas gâter son monde dès le début par de trop brillants *hallali* ! Que leur donnerai-je ensuite ?

— Vous ménagez vos effets, maître Saint-Jean, dit Herbert.

— Précisément, monsieur le comte.

Quelques chasseurs les rejoignirent ; bêtes et gens étaient ébuisés.

On suivit pendant quelque temps le cours du ruisseau, puis les chiens perdirent de nouveau la trace.

— Je sais bien où nous pouvons retrouver notre brocard, dit enfin Saint-Jean de son air narquois ; je vois qu'il a commencé sa ruse.

— Où donc est-il alors ? demanda Maurice.

— Là-bas, là-bas !... Voyez, monsieur...

Il montrait du doigt les collines légèrement boisées, à une assez grande distance, de l'autre côté de la plaine.

Le chevreuil en gravissait les pentes avec une lassitude évidente, après avoir traversé l'Orgel.

— C'est toujours là qu'il va finir sa course, ajouta le pigneur. Nous pouvons reprendre la chasse ; qui veut encore fournir deux heures de galop ?

Les chasseurs se regardèrent, leur attitude était une réponse suffisante.

— Sonnez la *retraite manquée*, Saint-Jean, dit en souriant le maître de forges. Ce brave animal nous réserve encore de bonnes journées, puisque vous tenez à ce qu'il soit *forcé*.

Et tandis que le pigneur obéissait, il s'approcha de sa fiancée, que l'ardeur de la chasse avait presque toujours éloignée de lui.

— Vous êtes la plus merveilleuse amazone qu'on puisse rêver, Marcelle ; si je n'étais déjà fou, le reste de ma raison m'eût abandonné aujourd'hui.

Elle ne répondit pas, sentant sur elle les yeux ardents d'Herbert de Nangis.

— Etes-vous fatigué ? demanda Maurice.

— Un peu.

— La route est-elle longue pour rentrer, Saint-Jean ? reprit-il.

— Non, monsieur, si l'on ne tient pas à rentrer à Crésance, M. le marquis met sa maison à votre disposition ; on vous y attend. Moi, je regagnerai le château avec mes chiens par le raccourci de la plaine ; il en a pour une heure et demie.

— Comment M. de Chamblay pouvait-il savoir ?...

— Monsieur me pardonnera... Je l'avais prévenu, sachant où se terminerait la course et prévoyant que tout le monde serait fatigué.

Le marquis arrivait avec les derniers retardataires et, d'une voix joyeuse :

— Vous avez-là, mon gendre, le roi des piqueurs, s'écria-t-il. Si j'en avais eu un pareil je ne me serais pas ruiné, car je me serais livré à la chasse, au lieu de cultiver l'agriculture... Mais de tels veneurs sont rares. Et maintenant, en route du côté du diner !

Et la petite troupe au complet cette fois prit le chemin de Survillers.

Paul, de toute la journée, n'avait pas prononcé une parole. Il semblait sous l'empire d'une pensée tenace et douloureuse. Il souffrait évidemment.

Il aimait celle qui allait devenir sa sœur ; il l'aimait comme un insensé, avec cette exaltation qui avait l'essence même de sa nature.

Et il voyait chaque jour écoulé rapprocher l'instant où cette femme lui serait prise par le seul homme auquel il ne pouvait la ravir !

Tout autre eût déjà payé de sa vie le bonheur d'avoir été choisi par elle. Paul l'eût provoqué sous un prétexte quelconque et eût offert sa vie en prenant celle de son rival.

Mais, son frère... ce Maurice si noble, si bon, si maternel pour lui !

Chose étrange, il ne se faisait aucune illusion sur le caractère de Marcelle ; il avait tout de suite deviné qu'en elle il n'y avait que calcul et sécheresse de cœur ; il avait très bien compris qu'elle n'aimait que celui qui allait devenir son mari, et

que si lui, Paul, avait eût les millions de Maurice, c'est lui qu'elle aurait épousé...

Et malgré cela, il l'aimait... non de cet amour fait de respect et d'adoration que Maurice éprouvait pour sa fiancée, mais d'une passion fougueuse dont l'impétuosité l'effrayait.

Il avait remarqué l'étrange assiduité du comte auprès d'elle, l'espèce d'influence magnétique qu'il exerçait sur cette nature nerveuse, et une atroce jalousie était venue s'ajouter à ses souffrances...

Si elle allait l'aimer!...

Parfois il songeait à l'emporter... à fuir bien loin avec elle. Maurice oublierait peut-être, lui...

Mais sa loyauté reprenait vite le dessus; il se faisait horreur et se défendait de telles pensées.

Seulement il se promettait bien de ne pas permettre à un autre ce qu'il ne s'accordait pas à lui: aussi, pour commencer, voyant le comte et Marcelle chevaucher côte à côte, manœuvra-t-il adroitement pour se rapprocher d'eux.

La jeune fille était adorable, en effet, dans son amazone de velours noir, sur laquelle tombaient les lourdes tresses de ses beaux cheveux blonds.

A la gauche, le maître de forges avec sa puissante stature de centaure, faisait ressortir la mièvre élégance, la grâce indolente et fort distinguée d'Herbert.

Lorsqu'il fut immédiatement derrière eux Paul taquina son cheval de l'éperon; l'animal pointa, fit des courbettes, des écarts, et, brusquement, se jeta en avant.

Il se trouva ainsi entre Nangis et la petite marquise, qui poussa un cri d'effroi.

—Je vous demande pardon, ma chère sœur, dit-il pour cette maladresse, pourtant je ne puis trop lui en vouloir puisqu'elle m'a rapproché de vous.

—Vous avez une monture bien capricieuse, Monsieur, dit le comte d'un ton hautain.

Paul le toisa avec une certaine impertinence.

—Vous la jugez sévèrement, dit-il.

—Je n'en dis que ce qu'elle mérite; ce n'est pas après sept heures de chasse qu'un cheval sait tant de manières si...

—Si?...

—Si on ne l'y provoque.

—Vous abusez étrangement de votre titre d'invité de mon frère, titre qui m'impose certains devoirs... Ne me poussez pas à les oublier.

Il tremblait de colère; sa voix très basse, sifflait entre ses dents serrées.

Le comte se radoucit devant l'évidente surexcitation blessante dans la critique que j'ai faite d'un cheval, d'ailleurs fort beau...

Marcelle, présentant vaguement une querelle, causait d'un air animé avec Maurice, pour détourner son attention.

Paul s'était subitement calmé. L'attitude du comte, étonnante chez un gentilhomme, le frappa.

Il se promit de savoir ce qu'était cet inconnu, amené par un de leurs amis, et d'en faire justice si faire se pouvait.

L'instant d'ailleurs, eût été mal choisi pour un scandale; il parut trouver ces excuses toutes naturelles.

—Vous devez être brisée, ma chère sœur, demanda-t-il à Marcelle, voulant montrer à Nangis qu'il tenait à ne pas continuer l'entretien plus longtemps.

—Mais non; je ne ressens que la lassitude solitaire d'une bonne journée d'équitation, répondit la jeune fille.

Bientôt le toit rouge de Survillers apparut aux derniers rayons du soleil. Il y régnait une grande agitation; tout montrait que le marquis avait, en effet, donné des ordres le matin pour bien recevoir vingt convives affamés.

Après un repas joyeux, où la présence de Marcelle maintint la plus grande réserve, les chasseurs reprirent le chemin de Crésance.

Paul et Maurice chevauchaient ensemble, l'un faisant les plus beaux rêves, l'autre torturé par une cruelle réalité.

—Frère, dit Paul tout à coup en parlant très bas, sais-tu qui est le comte de Nangis?

Non.

—Qui te l'a présenté?

—Georges de Sormiers. Pourquoi?

—Parce que cet homme ne me plaît pas et que je veux savoir ce qu'est sa vie.

—Sois prudent Paul, je t'en prie; pas de querelle...

—Ne t'inquiète pas, frère: je ne ferai rien que tu puisse désapprouver.

VI—HALLALI!

Le lendemain, par un temps radieux, la forêt retentissait de rumeurs joyeuses: voix animées, galops frénétiques, cris d'appel des chasseurs, rumeur que dominait l'harmonie des voix d'un des plus beaux vautraits de France, aux tresses d'un ragot de cent cinquante livres, détourné par Saint-Jean.

Sauf Marcelle et deux jeunes femmes, ravies de monter à cheval, les dames suivaient la chasse en voiture, ou du moins la rejoignaient de temps à autre par les routes carrossables, sur les indications données à l'avance aux gardes par l'habile piqueur.

Comme la veille, le comte de Nangis ne quittait pas la petite marquise, et Paul, qui voyait cette cour audacieuse, se mordait les lèvres de colère.

Maurice, d'une loyauté sans pareille, ayant d'ailleurs toujours vécu en dehors du monde, était incapable d'un soupçon.

Sa fiancée était si belle qu'il lui semblait que toutes les admirations lui étaient dues et trouvait naturel qu'on lui rendit hommage.

Mais en même temps il la considérait comme une reine, presque comme une déesse, et il ne pouvait imaginer que les hommages ne fussent pas respectueux, puisque lui-même, un fiancé, presque un mari, considérait comme une indicible faveur qu'elle lui permit de baiser le bout de ses doigts.

Il est un fait maintes fois observé, c'est que les femmes, même les plus hautaines, n'appréciaient pas à sa valeur le respect d'un homme, si épris qu'il soit.

Elles lui préfèrent, sans se l'avouer souvent, les audaces de la passion vraie ou fausse, ce qui explique le succès de gens sans mérite, au détriment d'hommes vraiment supérieurs.

Tel était le cas.

Marcelle, depuis que son mariage était décidé, ne se donnait plus la peine de feindre une affection qu'elle n'éprouvait pas.

Elle avait persuadé à Maurice qu'une jeune fille de son monde ne pouvait montrer de l'amour que pour son mari, et il s'était félicité de cette pureté idéale, trop heureux qu'il lui fût permis, à lui, d'aimer sans réserve.

En revanche, la rivalité qui s'établissait en Paul et le comte, la divertissait beaucoup.

Elle s'en promettait des distractions variées pour plus tard, comptant bien attiser ces feux naissants avec assez d'habileté pour n'avoir pas, avant longtemps, à se déclarer pour l'un ou pour l'autre, et s'en amuser tant qu'il lui plairait.

Elle ne se rendait pas compte que Paul avec l'instinct d'une atroce jalousie, avait vu dès la veille l'espèce de fascination exercée par ces yeux pâles aux prunelles d'acier.

Ce trouble lui semblait si doux, qu'elle ne cherchait pas à s'y dérober.

Et tout en galopant derrière les chiens, bercés par les notes claires et perçantes des puissants *bi-en-aller* que sonnaient ensemble Maurice et Saint-Jean, auxquels répondaient en arrière les sonneries des chasseurs moins secondés par leurs montures, elle se rappelait ses visions de naguères, lorsque plus riche en parchemins qu'en espérances, elle promenait ses tristesses et ses aspirations dans les bois, où elle régnait maintenant en souveraine.

Combien de fois Marcelle avait revê de grandes courses dans la forêt en compagnie d'un beau chevalier...

Elle l'avait maintenant auprès d'elle et son cœur battait délicieusement.

Si le pauvre Maurice avait pu lire en ce cœur où il croyait avoir une place, il aurait vu avec désespoir que le chevalier qui le faisait battre n'était pas lui, mais ce jeune homme étrange que son frère haïssait.

—Mon cher Sormiers, j'ai quelque chose à vous demander.

—Je vous écoute, mon cher Paul.

Ils chevauchaient tranquillement sous la haute voûte assombrie de la forêt, car Georges de Sormiers n'aimait dans la chasse que le plaisir d'errer sous bois aux sons du cor, et, laissant volontiers aller les chiens pour s'abandonner à ses rêveries.

De temps à autre il les rejoignait, guidé par les fanfares, et reprenait sa flânerie.

Paul avait pour un instant suspendu sa surveillance ; il voulait savoir... il se fit donc pendant un moment, le compagnon de l'aimable gentilhomme.

— Pourriez-vous me dire qui est ce jeune homme que vous avez introduit à mon frère, et qui, avec le nom français de comte de Nangis, semble quelque peu Allemand ?

— Vos observations sont très justes, car il est le dernier rejeton d'une vieille maison française, établie à Francfort à la révocation de l'édit de Nantes. C'est un garçon singulier, que l'on ne comprend pas très bien. Il a été élevé en France et parle mieux notre langue que la sienne. Il n'a plus de famille, paraît-il, et veut rester définitivement chez nous, éprouvant plus de sympathie pour ses aïeux que pour ses compatriotes actuels.

— Est-il riche ?

— Je le crois en possession d'une honnête aisance simplement ; sa fortune est placée chez un banquier de Paris.

— Où l'avez-vous connu ? Excusez ces questions, mon cher Georges ; elles sont d'autant plus indiscrettes que je ne puis pas même vous dire la raison qui me pousse à vous les faire : mais nous sommes de trop bons amis pour nous formaliser d'un détail.

— Certainement, répliqua Georges en souriant. J'ai connu le comte Herbert au cercle, l'hiver dernier ; nous nous sommes liés, je l'ai invité à passer quelque temps à mon château, et j'ai pris la liberté de vous l'amener ; voilà !

— Je vous remercie de tout cœur. A bientôt.

Et il rejoignit les chasseurs en un temps de galop.

Après une *refuite* qui dura deux heures, le sanglier revint vers sa bauge et se mit à houspiller les chiens.

Pour s'en débarrasser il se décida à leur montrer sa formidable hure et à les provoquer à la lutte.

Mais la meute de Farjall ne se laissait pas facilement effrayer et se rua sur son adversaire avec un si prodigieux élan, qu'elle l'étourdit et le contraignit à fuir une seconde fois, après un combat de quelques minutes.

Presque tous les invités avaient pu jouir de ce merveilleux spectacle ; Saint-Jean connaissait si bien les mœurs de chaque habitant de sa forêt, qu'il avait prévu d'avance les moindres accidents de la journée.

Les voitures étaient même arrivées depuis assez longtemps, car elles y étaient venues directement par les grandes routes, ainsi que quelques cavaliers, égarés ou paresseux, ramenés par les fanfares.

Lorsque le regot repartit, il y eut un léger désarroi causé par la foule ; on avait abordé les deux frères, on les félicitait de leurs équipages hors pair, si bien que la tête était déjà loin, suivie du piqueur, de Marcelle et du comte, lorsque Paul put se débarrasser des opportuns.

Il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, qui partit à fond de train et prit un raccourci qu'il savait devoir couper la chasse.

Herbert et Marcelle s'étaient attardés pendant de vue le piqueur et ses valets. Ils s'engagèrent dans un sentier qui devint le rejoindre plus loin. Ils ralentirent bientôt leur allure, sans s'être dit un mot, comme si la volonté du comte eût passé dans le cerveau de sa compagne et s'y fût imprimée.

Ainsi que la veille, il se pencha vers elle : ainsi que la veille, elle sentit son souffle s'arrêter et tout son sang refluer vers le cœur.

— Combien je regrette d'être venu avec mon ami, dit-il ; votre souvenir fera le malheur de ma vie.

— On croit ces choses, balbutia-t-elle en essayant de sourire, puis on oublie...

— Oui, les femmes sont ainsi, reprit-il avec amertume. Elles oublient ceux qui les adorent, comme la fleur oublie le soir le vent léger qui l'a caressée à l'aube.

— Je n'oublierai pas, moi... murmura Marcelle malgré elle. Herbert eut une exclamation de bonheur.

— Est-ce vrai ?... ai-je bien entendu ?... s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion ; oh ! Marcelle, répétez-moi ces paroles !

Mais elle se tut, épouvantée de ce qu'elle avait dit, sentant qu'elle avait commis une faute irréparable peut-être.

Herbert avait saisi sa main et l'avait portée à ses lèvres ; il se pencha plus encore, jusqu'à effleurer son cou et lui dit avec une ardeur passionnée qui la brûla :

— Je vous aime... Oh ! comme je vous aime !...

Un bruit les fit tressaillir ; ils se retournèrent et aperçurent, sans le reconnaître encore, un cavalier qui arrivait bride abattue.

Ils se redressèrent vivement et pressèrent un peu leurs chevaux, n'osant fuir pourtant, pour n'inspirer aucun soupçon.

Paul avait déjà parcouru une grande partie de ce chemin solitaire, lorsqu'il aperçut devant lui, très loin, la petite marquise et le comte allant au pas.

Ils semblaient causer avec intérêt, car ils étaient fort près l'un de l'autre, comme s'ils eussent craint que leurs paroles fussent entendues, même des arbres environnants.

Mais le froissement des feuilles sèches sous les sabots du cheval arriva jusqu'à eux ; ils se séparèrent brusquement, tandis que Paul enlevait sa monture, qui les atteignit en quelques secondes.

De même que la veille, mais avec plus d'audace encore, il passa entre les deux jeunes gens, dont les yeux lancèrent des éclairs de colère.

Marcelle surtout fit un geste de révolte indignée ; pourtant elle se contint, sentant qu'elle allait se trahir.

Le comte eut un mouvement de rage.

— C'est une querelle que vous cherchez, monsieur, murmura-t-il entre ses dents, d'une voix à peine intelligible.

— S'il en faut une pour que vous cessiez de compromettre mademoiselle de Chamblay, je ne suis pas homme à reculer, répondit Paul sur le même ton, sans que la jeune fille, quoi qu'elle prêta l'oreille, pût saisir un seul mot.

— C'est bien.

— Si vous n'êtes pas trop fatigué, ma chère sœur, reprit le jeune homme, avec la plus exquise politesse, nous passerons le pas pour arriver au bout de ce sentier avant la bête : je l'entends se rapprocher, il ne faut pas nous laisser distancer encore.

Pour toute réponse, Marcelle eugla d'un violent coup de cravache sa jument qui prit un galop furieux ; les cavaliers la suivirent.

Paul ne s'était pas trompé.

A peine arrivés au carrefour, ils virent le regot filer devant eux, visiblement fatigué déjà, suivi de soixante chiens aboyant et hurlant.

Ils étaient serrés de près par le piqueur, dont les appels répétés disaient qu'il fallait se hâter, car l'*hallali* était proche.

Les trois jeunes gens reprirent alors, sans une parole, leur place de la veille et parurent ne plus songer à autre chose qu'au plaisir.

Bientôt la course se ralentit. Les chasseurs peu à peu les rejoignirent ; les cris de la meute devinrent plus aigus.

Soudain l'animal se jeta dans un buisson et s'y fit *randonner* un moment, comme s'il cherchait un terrain propre à changer sa retraite en lutte à outrance.

Enfin, lorsque les abois commencèrent, les veneurs arrivaient de tous côtés sur le champ de bataille, et les voitures s'apercevaient au loin.

Maurice mettait déjà pied à terre.

Il avait prévenu Saint-Jean qu'il voulait combattre le sanglier. Bien que ce ne fût pas la première fois que le maître de forges s'exposait ainsi, le brave piqueur se sentait ému d'une crainte involontaire.

Dans le fourré, la meute faisait un vacarme épouvantable, cherchant à débusquer le rusé compère : ce qui n'était pas facile.

Le sanglier allait d'un buisson à l'autre, perçant les groupes d'un bond, se retournant pour *bourrer* les fémuraires trop audacieux.

Saint-Jean descendit de cheval, se rapprocha du taillis, et parvint jusqu'à l'animal, qu'il fit déguerpir en lui sonnant des fanfares aux écoutes.

On le vit alors apparaître dans la clairière, entraînant toute la meute à sa suite. En un instant il fut assailli ; plus de cinquante chiens s'empilèrent sur lui avec une véritable furie, tandis que Saint-Jean sonnait *l'hallali debout*.

Mais le ragot, solide encore, soutint vaillamment le choc.

Debout et d'aplomb sur ses quatre pieds, enfoncés dans la terre humide, il secouait violemment ses ennemis et les envoyait au loin.

Déjà quelques morts et un grand nombre de blessés jonchaient le sol autour de lui ; on ne pouvait tirer sans risquer de tuer les plus braves de l'équipage.

Maurice ne put souffrir plus longtemps ce carnage et s'avança hardiment, son couteau de chasse à la main.

Un frémissement d'angoisse courut parmi les spectateurs.

Le sanglier avait vu son nouvel adversaire.

Par un effort prodigieux, il parvint à se débarrasser des assaillants, se dressa à demi et se jeta sur le veneur.

Celui-ci voulut lui plonger son couteau dans la gorge, mais la bête fit un mouvement de côté, l'arme glissa et tomba de la main de Maurice. C'en était fait de lui sans sa force herculéenne.

Il saisit le sanglier à bras le corps, et l'étreignit sur sa poitrine avec une vigueur surhumaine, puis tous deux roulèrent sur le sol.

Un cri d'effroi s'échappa de toutes les lèvres. Paul et Saint-Jean, le doigt sur la détente de leurs carabines, n'osaient tirer de peur d'atteindre l'homme en visant l'animal.

Marcelle regardait avec une sorte d'épouvante ce combat héroïque.

Chose étrange, ce n'était pas l'émotion très naturelle de voir son son fiancé en danger de mort qui la rendait si pâle... c'était comme une sorte de répulsion pour cette force exhubérante, pour la puissante virilité de celui qui allait devenir son maître, comme par une sorte de pressentiment qu'un jour il la broierait dans ses terribles mains.

Maurice s'était relevé, tenant son couteau retrouvé et déjà sanglant.

Le monstre se dressa de nouveau pour se précipiter sur lui, mais un coup de feu retentit au moment même où la lame bien dirigée cette fois, disparaissait jusqu'à la garde, dans la gorge du sanglier, qui tomba raide mort avec un formidable grognement.

La balle de Paul lui était entrée dans l'oreille.

Aussitôt éclata la fanfare de *l'hallali par terre*, répété par tous les échos de la forêt.

On se pressa autour de Farjall ; il n'avait aucune blessure ; seule, une légère suffocation lui restait en souvenir de cette formidable étreinte.

Marcelle fixait toujours sur lui ses yeux dilatés par l'horreur ; maintenant elle sentait qu'elle détestait ce futur mari qui, jusqu'alors, ne lui était indifférent.

Elle ne voyait pas la mâle beauté de cet homme couvert de sang dont l'énergique visage rayonnait de joie, tandis qu'il venait mettre son triomphe à ses pieds.

Lorsqu'elle le vit s'avancer vers elle, ne pouvant dominer ses nerfs surexcités, elle fit cabrer son cheval avec une telle violence, qu'il faillit tomber en arrière et se renverser avec elle.

Le comte allait la secourir, mais déjà Paul, le clouant sur place d'un regard étincelant, s'était jeté à la tête de la bête affolée et l'avait calmée.

On attribua au danger couru par Maurice le trouble de sa belle fiancée ; elle-même sentit le danger de laisser voir trop clairement ses sentiments et parvint à se maîtriser.

Lorsqu'on lui fit les honneurs du pied, elle était redevenue la fille du marquis de Chamblay, la future châtelaine, gracieuse, aimable et fière.

Pendant que les fanfares victorieuses accompagnaient la curée, elle se domina si bien qu'elle redevenit douce et affectueuse pour Maurice, qu'elle félicita de son courage, et auprès

duquel elle chevaucha jusqu'au château, au son joyeux de la *Retraite prise*.

A Crésance la cour d'honneur resplendissait de lumières. Des torches, tenues par toute la domesticité, jetaient au loin leurs clartés rousses.

Aucun des invisibles ne semblait ressentir la moindre fatigue, et l'on se hâtait d'aller s'habiller pour le dîner, comme si on revenait d'une simple promenade.

Les palfreniers s'étaient précipités pour tenir les chevaux. Un vieillard, Jean Briscot, ancien second piqueur, devenu garde du parc, s'était arrangé de façon à s'approcher du comte de Nangis.

La veille déjà il l'avait regardé curieusement, sans qu'on y prit garde, cherchant dans sa mémoire une ressemblance, hésitant encore à mettre un nom sur ce visage.

Briscot prit la bride du cheval et le comte mit pied à terre.

Dans ce mouvement, le regard de l'homme tomba sur une cicatrice assez profonde derrière l'oreille ; un rayon de joie anima son visage.

— C'est bien lui, murmura-t-il. Il faut que je sache...

Et comme le jeune homme allait s'éloigner :

— Un mot, monsieur le comte, dit-il respectueusement.

Herbert porta la main à sa poche, croyant qu'on lui réclamait un pourboire, un geste de Briscot l'arrêta ; il se rapprocha et reprit très bas :

— Ce n'est pas de l'argent que je demande, monsieur le comte, je voudrais vous parler...

— Je n'ai rien à vous dire, fit Herbert avec hauteur ; je ne vous connais pas.

— Mais je vous connais, moi.

Le jeune homme regarda son interlocuteur avec plus d'attention et tressaillit.

— Je vois que tu m'as reconnu, Justin, continua le vieillard.

— Que voulez-vous ?

— Vous parler...

Je n'ai rien à vous dire, répéta violemment le comte d'un ton contenu pourtant, en voulant s'éloigner.

Briscot fit un pas vers lui.

— Moi, j'ai à te parler. Si tu ne viens pas ce soir chez moi, prends garde... je parlerai...

— On ne vous croira pas...

— Je suis connu pour un honnête homme, dit fièrement le vieillard ; d'ailleurs je puis fournir des preuves...

— Allons, c'est bien, j'irai.

— A la bonne heure.

— Où habitez-vous ?

— Je garde une des entrées du parc ; par une faveur, j'habite seul une maisonnette où je suis tranquille. En suivant la grande allée des Ormes, on y arrive en une petite demi-heure ; c'est la porte qui donne sur le bois Gaulis.

— Cela suffit.

— Je t'attendrai entre onze heures et minuit.

— J'y serai.

— N'y manque pas, sinon demain matin je parle.

Ces quelques mots s'étaient échangés rapidement et à voix basse. Dans le brouhaha, le va-et-vient de l'arrivée, personne n'avait remarqué ce dialogue, sauf Paul, qui l'observait de loin.

VII—LE CRIME DE LA MARE AUX FÉES

Joseph Briscot avait été vingt-neuf ans, garde chez le duc de Verteuil.

A la mort de ce gentilhomme, il écrivit à Saint-Jean, déjà installé à Crésance, et fut assez heureux pour y être accepté comme second piqueur.

Il conquit rapidement la confiance de Maurice par sa grande honnêteté, de sorte que, après plusieurs années, les rhumatismes étant venus, il avait été dispensé de tout service, et préposé à la garde d'une porte du parc, donnant sur les bois.

Il allait et venait partout, était chez lui.

Il en profitait pour visiter ses chiens, qu'il aimait beaucoup, veiller aux menus détails qui les concernaient, recoudre les blessés au retour de combats sérieux.

Or ne partait à la chasse sans qu'il fût là : c'est lui qu'on aperçoit le premier au retour, s'enivrant des fanfares qu'il ne pouvait plus sonner, repassant en son esprit les prouesses qu'il ne pouvait plus accomplir.

Farjall le tenait en grande estime, ayant reconnu en lui une belle nature, fieste mais loyale, dévouée surtout.

Joseph était de ces hommes, à l'intelligence un peu bornée pour ce qui est en dehors de leur métier, mais qui sont, en tout, esclaves de ce qu'ils croient leur devoir.

Depuis la veille, il avait été frappé d'une ressemblance étrange, qu'il s'était niée à lui-même comme par trop extraordinaire.

Quelle apparence, en effet, que le brillant comte de Nangis fût le petit Justin qu'il avait vu naître il y avait trente ans ?

Mais, à force d'observer, une certitude s'était faite en lui, et lorsque Herbert, descendant de cheval, s'était rapproché, il avait eu une dernière preuve, par cette cicatrice derrière l'oreille, d'une blessure dont il l'avait pensé et guéri lui-même.

Brûlé attendait le comte anxieux et pensif, il était désireux d'avoir, désireux de l'absoudre.

Car enfin, s'il le jugeait coupable, il n'avait qu'une seule ligne de conduite à suivre : aller tout dire à son maître, qui agirait en conséquence.

Ce petit Justin ! . . .

Qu'y avait-il de sa vie ? Pourquoi cette transformation invraisemblable ? ce titre, accepté par tout le monde, cet air grand seigneur qui lui avait donné le change à lui, Briscot, qui le connaissait bien pourtant.

Et plus il y pensait, plus il se persuadait que ce nom était bien celui de la famille où Justin était entré comme précepteur, huit ans auparavant.

Quel mystère se cachait donc sous ces faits bizarres et inexplicables ? . . . Y aurait-il un crime ? . . . Serait-ce une adoption providentielle ? . . .

Cela se voyait quelquefois . . . Justin était si beau . . . si instruit . . . si intelligent ! . . .

Oh ! quelle joie ce serait pour lui, s'il pouvait le serrer dans ses bras en le félicitant de ce bonheur inespéré qui le faisait grand seigneur ! . . .

Le temps lui semblait long . . .

Assis dans un grand fauteuil de paille, il caressait machinalement la tête expressive de Tayant, son chien favori, superbe métis anglais de poitevin, trop vieux maintenant pour chasser.

Il prêtait l'oreille ; bien qu'il ne fût pas encore l'heure, souvent il allait ouvrir la porte, écoutait . . . il n'entendait que les feuilles, tombant une à une dans le grand silence de la nuit . . . puis il revenait à sa place et se replongeait dans ses réflexions, revoyant le passé . . .

Justin était le fils d'une cousine à lui, qu'il avait voulu épouser, mais qui lui avait été refusée parce qu'il était pauvre.

Elle s'était mariée par ordre de son père, avec un garde-chasse du duc de Verteuil, Wilhem Schofer, garçon de naissance allemande, arrivé depuis peu. Il avait beaucoup d'argent, gagné on ne savait comment, et devait avoir quelque chose de sa vie, car il était sombre, hautain, ne parlait à personne et n'aimait que les bois.

Cet homme blond, très beau, n'inspirait pourtant pas la sympathie, à cause de ses yeux d'un bleu d'acier d'une expression cruelle et sardonique.

La pauvre Madeleine n'avait pas été heureuse. Ses naives expansions avaient été refoulées par la froideur de cet être orgueilleux et bizarre.

Elle était morte toute jeune, lui laissant le petit Justin, vivante image de Wilhem : Briscot l'aimait d'une tendresse aveugle.

Mais le petit garçon, lui, n'aimait personne : il ressemblait tout, de tous points, à son père.

À peine sut-il parler qu'il exprima des rêves d'ambition et de grandeurs, étranges dans cette bouche enfantine.

À onze ans le garde le plaça dans un grand lycée de Paris, où il étonna ses maîtres par ses progrès, et tous ceux qui l'entendaient, par sa perversité précoce et son égoïsme rage.

Il revenait aux vacances chez son père et chassait avec passion.

Un jour, dans une rencontre avec un sanglier, il avait eu le crâne ouvert.

Briscot l'avait sauvé, puis sauvé avec une patience de mère. Il guérit vite, mais conserva une cicatrice indélébile, celle que le vieillard avait reconnue tout à l'heure.

Après son baccalauréat, Schofer, l'avait envoyé en Allemagne, afin de se perfectionner dans une langue qu'il parlait déjà fort bien.

Dès lors on ne l'avait plus revu.

Il avait écrit qu'il était devenu le professeur de français d'un jeune homme de son âge, orphelin de père et de mère, le comte de Nangis.

Enfin on avait su qu'il était parti avec lui pour de lointains voyages ; depuis aucune nouvelle n'était parvenue à Briscot.

Très peu de temps après le départ de son fils, Schofer était mort, tué par une balle inconnue, attribuée à un branconnier. N'était-ce pas plutôt quelque vengeance mystérieuse ?

Les recherches de la justice n'amènèrent aucune découverte sur l'auteur du crime, et l'oubli se fit sur cette affaire.

Après le dîner les convives allaient improviser une sauterie lorsqu'on vint prévenir Farjall que la *coulée* était prête.

Les voitures se rangeaient devant le perron ; gaîment on y prit place pour se rendre aux forges.

Les ouvriers attendaient, tous noirs dans leurs vêtements de travail, contrastant avec l'élégance des visiteurs.

Avec une barre de fer, on brisa l'argile qui fermait le *trou de coulée*, ouvrant sur une tranchée creusée dans le sable, et la fonte en fusion se répandit en ruisseaux de feu et en nappes éblouissantes rayées par les cannelures noires.

Les invités s'étaient massés au fond, sur des échafaudages qui occupaient l'extrémité de la salle. Une chaleur de fournaise montait jusqu'à eux, empourprant les joues des femmes.

Marcelle et le comte s'étaient réfugiés, avec quelques dames, dans un wagon vide où ils étaient mieux défendus contre la réverbération aveuglante. L'attention générale étant absorbée par ce spectacle grandiose, ils se trouvaient, en quelque sorte, isolés.

Afin que le coup d'œil fût plus saisissant, on sacrifiait ce soir-là de la fonte, en introduisant de l'air par les *tuyères* ; la matière incandescente bouillonnait alors à l'orifice du fourneau avec un ronflement rauque et imposant, tandis que des myriades d'étaillés de diamant en jaillissaient, comme les gerbes d'artifice.

Le bruit gradissait, devenait assourdissant, le bouillement montait, de grandes fusées de métal emplissaient la halle, arrivant presque jusqu'aux groupes, au milieu des cris d'admiration et d'effroi. Cela devenait effrayant, merveilleux et inoubliable.

L'un près de l'autre, Marcelle et Herbert, la gorge sèche ne parlaient pas, mais parfois leurs regards se rencontraient, et un frémissement faisait vibrer leur être.

Quand tout fut fini, quand les nappes de fonte, marbrées par les taches de *laitier*, devinrent rouges en froidissant, les spectateurs quittèrent leurs postes d'observation et se réunirent en causant avec entrain.

Nangis avait aidé les dames à descendre de wagon ; lorsqu'il tendit la main à Marcelle, il sentit la main de la jeune fille trembler dans la sienne. Il la regarda longuement, et un éclair de triomphe passa dans ses yeux.

De retour au château, les dîners commencèrent ; pourtant, vers onze heures et demie, la nature reprit ses droits, la lassitude vint et l'on songea au repos.

Marcelle et le marquis, donnant le signal de la retraite, avaient pris congé de Mme Farjall, une vieille tante de Maurice, venue à Crésance pour lui servir de mère pendant les fêtes du mariage.

Bientôt après chacun rentra chez soi.

Minuit sonnait à la grosse horloge des forges. Herbert descendit dans le parc par un petit escalier de service auprès duquel était située sa chambre. Il pénétra sous les grands arbres afin de gagner un rond-point, d'où partait l'allée des Ormes, au bout de laquelle s'ouvrait la porte gardée par Briscot.

Maintenant qu'il n'avait pas à soutenir son rôle, il ne dissimulait plus son inquiétude et son trouble.

— Qui diable serait venu chercher ici le vieux Briscot ? so disait-il. Je le croyais mort ou retiré dans quelque coin, avec la rente viagère que le duc a faite à tous ses serviteurs. Il n'y a que lui peut-être, qui pouvait me reconnaître, et il faut que je le rencontre dès le début de mon entreprise ! Chiennes de vie ! Toujours sur le qui-vive ! Ce Paul d'un côté, ce Briscot de l'autre ! il y a de quoi décourager le plus philosophe et le plus hardi des aventuriers !

Que peut-il me vouloir ? Si c'est de l'argent il tomberait bien mal, car je suis dans une rude dèche. . . Si le jeu ne me relève pas un peu, je ne sais guère ce que je ferai. . . Non. . . ce n'est pas un homme à faire chanter qui que ce soit. C'est un puritain ; il voudra me confesser et jugera, dans sa conscience s'il doit parler oui ou non. Or, il est bien certain qu'il ne sera guère édifié par mon histoire, et qu'il jugera à propos de me démasquer.

Bah ! qui sait ! il y a peut-être quelque chose à faire avec cette honnêteté même. Je vais tout lui raconter, en attendant, bien entendu, puis je lui prouverai que, maintenant, je veux redevenir un honnête homme dans la voie que je me suis tracée. Il m'aimait beaucoup, étant enfant, il ne voudra pas me perdre et se taira. . . sinon. . . tant pis pour lui !

Sur cette conclusion il pressa le pas.

Près de la grille du parc se dressait la maisonnette de Joseph Briscot, jolie construction en forme de chalet, dont une porte donnait dans le bois et l'autre à l'intérieur de la propriété.

Un coup sec frappé au volet fit tressaillir le vieux garde. Il alla ouvrir. Le comte entra.

Il affectait un grand calme, mais un léger frémissement de la lèvre dénonçait une vive agitation intérieure.

— Bonsoir, fit-il.

Briscot ouvrit les bras.

— Allons, Justin, viens sur mon cœur ; ne suis-je pas presque ton père ?

Le jeune homme ne put se dérober de cette étreinte, il se contreignit même à y mettre une certaine chaleur : il voulait tenter de gagner le vieillard.

— Assieds-toi, mon ami, et causons, fit ce dernier paternellement. Tu as sans doute bien des choses à m'apprendre, des explications à me donner pour apaiser mes inquiétudes, et j'ai hâte de les entendre. . . Assieds-toi. . .

Herbert regardait autour de lui, comme mal à l'aise.

— Ce que j'ai à vous raconter est un secret, fit-il, et l'on n'est jamais certain que les murs ne recèlent pas des oreilles curieuses.

— Je pourrais te dire que j'abite toujours seul ici, et qu'il n'y a rien à craindre.

— Je puis être épié. . .

— C'est possible. . . aussi pouvons-nous sortir dans le bois si tu veux. Là tu n'auras rien à craindre. Cela te va-t-il ?

— Très volontiers.

Il se dirigea vers l'entrée pour dissimuler le rayon de joie qui jaillit de ses yeux pâles.

— Par ici, fit Briscot en ouvrant de l'autre côté ; le bois est plus désert que le parc, avec tant d'invités.

— C'est mon avis.

Ils sortirent : le garde ferma simplement la porte au loquet.

— Nous l'allons pas loin, expliqua-t-il, puis le pays est sûr. . .

Le temps était beau et doux, presque chaud. Il faisait donc assez clair, car les arbres étaient déjà moins touffus.

Ils marchèrent sans mot dire pendant deux ou trois minutes, tous deux hésitant à parler le premier.

— Eh bien ! fit Joseph voyant que le silence se prolongeait, raconte-moi par quel hasard tu es devenu grand seigneur. . .

— C'est mon histoire que vous demandez, répondit Herbert, je vais vous la résumer en quelques mots.

— Je t'écoute, mon enfant.

— Vous savez que je suis entré comme professeur de français auprès du comte de Nangis ?

Oui.

— C'était un garçon de mon âge, étoilé et chétif, dernier reje-

ton d'une famille, exilé sous Louis XIV, et qui, n'ayant pas de sympathie pour le peuple chez qui elle s'était réfugiée, se perpétuait par des alliances entre cousins.

La suite au prochain numéro

Aux lecteurs

Nous distribuons gratuitement le présent numéro des VEILLÉES DES CHAUMIÈRES afin de le faire connaître à ceux qui aiment à lire des ouvrages tels qu'ils ont été écrits par l'auteur, car, comme nous le disons ailleurs, nous ne retrancherons rien dans les ouvrages que nous publions, et nous espérons que bientôt notre publication sera reçue dans toutes les familles.

Nous prions ceux qui auront l'occasion de lire ce premier numéro, de le recommander à leurs amis et de les encourager à acheter LES VEILLÉES DES CHAUMIÈRES chaque semaine. Au moyen de cette propagande chacun contribuera à augmenter notre circulation et à assurer le succès de cette publication qui sera agréable à tous.

Nous prions également messieurs les marchands de journaux d'offrir notre journal à tous ceux qu'ils savent être amateurs des bons ouvrages, car nous sommes convaincus que nos feuilletons seront aimés et appréciés de tous ceux qui les liront.

Les publications littéraires sont rares, le public en demande. L'apparition des VEILLÉES DES CHAUMIÈRES remplira le vœu des lecteurs de bonne littérature ; ses feuilletons seront les œuvres des auteurs les plus en renom.

SEULE !

Ils me disaient hier que la route est pénible
Quand on veut marcher seul,
Et que l'isolement rend le cœur insensible
Et froid comme un linceul ;

Qu'il est doux de pouvoir appuyer sa main frêle
Au bras d'un ami sûr ;
Que partagé, l'amour attache à l'âme une aile,
Au front, un rayon pur.

Que de beaux anges blonds nous font aimer la vie
En l'occupant toujours,
Et plus tard grands et forts, quand la tête est blanchie,
Couronnent nos vieux jours !

Car nous sommes créés pour vivre à deux sur terre
Et pour nous dévouer ;
Mais non pour remplir seuls la tâche journalière.
Dieu commande d'aimer !

J'ai saisi doucement, puis détourné la tête !
Les détromper, pourquoi ?
Comprendraient-ils, mon Dieu, la volupté secrète
De vivre seul pour toi !

Comprendraient-ils l'astère et noble poésie
Qui réchauffe le cœur !
De ceux qui, dédaignant la vulgaire ambrosie,
Marchent fiers et sans peur.

En cet étroit sentier qu'on nomme sacrifice,
Les yeux levés au ciel
Et trempent vaillamment leurs lèvres au calice
D'où déborde le fiel.

A quoi bon dévoiler d'innéffables mystères
De bonheur et d'amour ?
Maître, cheminer seul en ce lieu de misère
N'est-ce pas triompher sans retour ?

T. L.

A. ROUSSIN, Propriétaire